

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e) (Métro : Pyrénées)

Ce soir, nous
commencerons
à leur fermer
la gueule...

AU VEL D'HIV

Le Congrès de Biarritz

L'automne ne ramène pas seulement, avec la chute des feuilles mortes, le renchérissement annuel des vivres, l'annonce des froids proches et un tas d'embêtements de toutes sortes. Il ramène aussi, en plus, les congrès radicaux.

Certes, sans aller jusqu'à considérer ceux-ci à l'égal d'une calamité annuelle, il est cependant de fait que la classe ouvrière, la seule qui nous occupe, n'a pas eu souvent à se louer des comités radicaux. Il en sort rarement du bon pour elle.

C'est que le parti radical représente typiquement cette classe moyenne alliée au prolétariat comme la pierre est alliée au cou du noyé.

Le parti radical veut bien soutenir la classe ouvrière, mais à condition que celle-ci se contente de revendications verbales jamais réalisées, ou d'améliorations qui ne coûtent rien à personne.

En dehors de cela, les radicaux, dans leur majorité tout au moins, ne voient que désordre, chambardement et anarchie, quoi, pour tout dire.

On connaît « l'émotion » qui s'est emparée des radicaux bien-pensants à propos des occupations d'usines.

Toutes les barbes radicales des Homais de province, des potards du parti, en frémissent encore d'indignation.

Que les ouvriers revendiquent, passe encore. Mais qu'ils prétendent réaliser leurs revendications par l'action directe, là, ça ne va plus.

Aussi il est probable que le Congrès de Biarritz, qui battra son plein quand paraîtront ces lignes, entendra de véhémentes protestations contre les désordres ouvriers.

Le Front populaire qui est né de la conjonction bâtarde des intérêts ouvriers avec les intérêts petits-bourgeois, y résistera-t-il ?

Les augures répondent par l'affirmative.

Il est en effet probable que le Front populaire, dans sa forme parlementaire tout au moins, obtiendra un succès.

Le gros Herriot qui, l'an passé, alors que se déroulait à cette même époque le précédent congrès du parti, était ministre de Laval, et le parti radical entérinent les décrets-lois appelés fort justement « de misère ».

Cette année, sans appartenir officiellement à la conjuration qui a pris naissance au 14 juillet l'an passé, il préside la Chambre de Front populaire.

Interrogé sur ses intentions personnelles à l'égard de cette formation politique, il aurait laissé entendre que le temps n'était pas encore venu de la briser. C'est d'ailleurs l'opinion à peu près générale des chefs du parti.

Le moment n'est pas encore venu ! Voilà qui résume exactement la position politique des radicaux.

Pour l'instant, la mystique du Front populaire a encore trop de racines dans les masses pour qu'on puisse la briser sans craindre des agitations sociales dangereuses pour l'ordre établi.

Ces messieurs décideront sans doute d'attendre...

Voilà qui dicte au prolétariat sa conduite. S'il met une sourdine à ses revendications, s'il accepte que les lois sociales votées restent lettre morte, s'il laisse saboter les avantages acquis par lui seul et par son action directe, alors les radicaux laisseront vivre le Front populaire.

Mais s'il prétend rester dans la trajectoire lancée par les mouvements de juin, alors le Front populaire sera bien malade. On verra les radicaux repartir « d'ordre ».

C'est alors que l'idée d'un front révolutionnaire de tous les exploités devra s'imposer à la classe ouvrière. En dehors des salivages radicaux, il est temps d'y songer.



En 3^e page :

Nouvelles d'Espagne

En 4^e page :

Emile Cottin

En 5^e page :

Pain de soldat

par Henry Poulaille

En 6^e page :

Pourquoi nous sommes anarchistes

par Luc Daurat

antifascistes, rendez-vous ce soir en masse, pour entendre les orateurs de toutes tendances, venus d'Espagne pour réclamer une aide enfin efficace

NOTRE MEETING

C'est ce soir, vendredi, qu'a lieu notre meeting du Vel d'Hiv. Il obtiendra sûrement un grand succès. Il nous faut quand même agir encore, agir jusqu'à la dernière minute, pour que ce succès se transforme en triomphe et qu'une foule innombrable de camarades, d'antifascistes, soit à même d'acclamer les militants de toutes tendances venus d'Espagne expressément pour indiquer au peuple parisien, au peuple de France, l'appui effectif qu'il attend de sa solidarité.

Tous les orateurs indiqués par notre affiche ont promis leur concours, aucun n'a été annoncé qui n'ait auparavant donné l'assurance de sa participation. D'autres sont, en outre, venus s'ajouter à la liste déjà longue : Raphaël Vidiella, de l'U.C.T., José Mavilla, du Comité de défense de l'Aragon et Portelas qui, en compagnie de Garcia Oliver, représentera la C.N.T. et la F.A.

La « Coblá Barcelona », l'orchestre si typique de la Généralité, apportera, c'est entendu, le concours de son talent à la manifestation.

C'est la première fois qu'un tel spectacle sera donné aux révolutionnaires parisiens. Spectacle réconfortant

et plein d'utiles enseignements pour nous autres, que de voir l'Espagne antifasciste unie venir nous dire les durs combats qu'elle soutient, les pénibles sacrifices qu'elle consent afin de se libérer définitivement du péril fasciste, de nous en libérer par contre-coup, et donner au monde du travail un droit, un vrai droit à l'existence.

Ensuite, après ce meeting, les antifascistes français auront la parole ; ils seront appelés à faire les actes, tous les actes, que la défense de l'Espagne ouvrière exige.

Il faudra qu'ils les fassent. Ils les feront.

En premier lieu, ils devront faire l'acte qui commande tous les autres : S'UNIR ; s'unir dans un seul but : LA DEFENSE DE L'ESPAGNE LIBRE.

UN CONGRÈS

Nous ne savons guère que conter maintenant, concernant le congrès que le Comité anarcho-syndicaliste de Paris organise demain et dimanche et auquel ne peuvent participer que les rares comités de même tendance qui se sont créés en province.

Si nous avions été autorisés à prendre part audit congrès, nous y aurions dit que les comités anarcho-syndicalistes fondés pour la défense de la révolution espagnole avaient leur besoin particulière, besoin utile, mais qu'il fallait dépasser ce stade de petits comités ouverts seulement à certaines organisations (et pas les plus fortes) du mouvement social et ouvrier. De bons copains comme Meurant et Montgon, dont l'activité est bien connue, et qui, pour la défense de l'Espagne révolutionnaire, sont décidés à tous les gestes, à toutes les audaces, et à rompre, si besoin est, avec un certain conformisme étriqué, nous auraient approuvés.

Mais, nous ne sommes pas invités à ce congrès.

Si nous avions pu nous y faire entendre sans doute l'aurions-nous amené à reconnaître que le Comité anarcho-syndicaliste était une chose et que le Comité pour l'Espagne libre en était une autre qui complétait la première.

En tout cas si ce congrès désire nous questionner et nous entendre nous nous tenons à sa disposition.

LE COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE.

VOIR CLAIR POUR AIDER
NOS FRERES D'ESPAGNE

La révolution espagnole et l'impérialisme

par Jean BERNIER.

Le menace mortelle qui pèse sur la révolution espagnole, les appels pathétiques et les objurgations amères que les envoyés de nos frères d'Espagne font retentir en France et en Angleterre, tout — jusqu'à la récente manœuvre russe au Comité de non-intervention — enflamme les sympathies du prolétariat français pour ceux que l'Humanité et le Populaire nomment, à la mode bourgeoise, les gouvernements espagnols, de cette aide massive, efficace dont on parle toujours et qui ne vient jamais, une hantise et un remords.

Pourtant, dans ce tumulte sentimental, généreux, mais presque gratuit, sincère, mais rien moins que lucide, et qui, par son aveuglement même favorise tant d'hypocrites manœuvres, nul n'a encore tenté d'éclairer les contradictions où se débat la révolution espagnole dans ses rapports avec l'Europe impérialiste, contradictions extraordinairement complexes, il est vrai, qui sont la clef de notre impuissance et dans lesquelles la révolution espagnole risque de succomber.

Tout à l'action, tout au péril, les meilleurs des révolutionnaires espagnols n'ont pas, semble-t-il, la liberté d'esprit nécessaire à l'entière intelligence de la situation internationale inextricable dans laquelle il leur faut vaincre ou mourir. Et, hors d'Espagne, la pensée révolutionnaire déçue, les Internationales politiques et syndicales, inféodées aux impérialismes, dont leurs sections nationales survivantes sont solidaires, sont, par définition, incapables de voir clair et d'appliquer au mieux des intérêts de la révolution espagnole (qui se confondent avec ceux de la révolution internationale) le dynamisme sentimental des ouvriers.

Dans la tragédie espagnole, comme dans toutes les périodes extérieures où intérieures de la lutte de classe contemporaine, le vieux social-patriotisme et le jeune national-communisme soi-disant soviétique exercent leurs ravages en stérilisant ou en déviant ce dynamisme dans les voies de l'impérialisme triomphant.

Parler d'aide à la révolution espagnole, c'est, qu'on le veuille ou non, poser le problème de la révolution espagnole dans sa réalité internationale, en fonction des pays autres que l'Espagne. C'est par conséquent poser la nécessité d'une analyse réaliste (procédant donc de la reconnaissance de la lutte de classe internationale et de la structure impérialiste du capitalisme) des rapports nés entre l'Espagne et l'Europe à la faveur de l'insurrection militaire de juillet.

Ces rapports, fort complexes en soi et que, à leurs fins particulières social-patriotisme et national-communisme obscurcissent en outre comme à plaisir, souvent avec une habileté diabolique, comment en aborder l'examen ?

On peut, à notre avis, le faire de deux façons.

D'abord en fonction des réactions particulières des principaux Etats européens vis à vis de l'Espagne en révolution.

Enfin, en fonction des réactions de ces Etats les uns vis à vis des autres.

Les rapports nés des réactions particulières des principaux Etats européens vis à vis de la révolution espagnole sont déterminés essentiellement par la nature de classe de ces Etats et par la concurrence impérialiste.

Les rapports nés des réactions de ces Etats les uns vis à vis des autres à l'occasion de la révolution espagnole sont déterminés par les antagonismes impérialistes et les combinaisons diplomatiques auxquels ils donnent lieu.

Inutile d'ajouter que ces derniers rapports, étant déterminés par la lutte pour l'expansion capitaliste et l'hégémonie politique, raison d'être suprême des Etats et des coalitions impérialistes, se subordonnent nécessairement les rapports particuliers de chaque impérialisme avec la révolution espagnole.

(Suite page 6.)

Pour intensifier notre effort...

Nous avons reçu des milices les lettres suivantes qui ne peuvent que nous inciter à intensifier encore notre effort. Pour eux, tous à l'œuvre, camarades. (Voir en 3^e page l'appel du Centre de Ravitaillement.)

De la colonne Ortiz-Joaquín Ascaso
Chers camarades du Comité
pour l'Espagne libre,

Nous vous saluons fraternellement.

Merci du fond du cœur pour votre envoi de médicaments, vêtements et alimentation. Nos centuriers et nos miliciens ont été très touchés de votre geste de solidarité effective. A votre Comité, à l'Union Anarchiste, au Libertaire, Salut, Salut !

Vive la solidarité de nos frères de France !

Vive la Révolution sociale !

Vive le communisme libertaire !

Pour la seconde colonne (Gaspé) :

Ortiz-Joaquín Ascaso.

AUX MILITANTS

Tous les membres de la Fédération parisienne de l'Union Anarchiste sont instamment priés d'être ce soir à 18 h. 30 au Vel d'Hiv, en face le numéro 20 de la rue Nélaton, pour assurer le service d'ordre.

Pas de défection. Et tous à l'heure, camarades !

Du groupe italien
de la colonne Ascaso

Nous vous accusons réception des colis de vêtements et de vivres que nous devons à la solidarité des camarades français et aux camarades de la section française du Comité anarchiste italien et à ceux du Comité du Droit d'asile de la C.G.T. qui nous aident par tous les moyens à lutter contre le fascisme et à poursuivre l'instauration du communisme libertaire.

Nous vous remercions, ainsi que tous les camarades, car nous savons combien vous vous préoccupez de nous envoyer tout ce qui nous est nécessaire.

Merci aussi pour l'appui moral que nous apporte votre journal dont les encouragements sont pour nous le pain et les armes spirituelles.

Votre solidarité nous est un grand réconfort et nous vous donnons l'assurance que, nous vivants, le fascisme ne passera pas.

Salutations sincères et reconnaissantes pour tous.

BALZANINI,
délégué du groupe italien
de la colonne Ascaso.

Groupe international de Sagrado
Colonne Hilario Esteban

Nous venons de recevoir les vêtements et autres objets que vous nous envoyez par camion. Cela nous a fait bien plaisir et nous aidera à supporter toutes les difficultés de la lutte et aussi du froid qui se fait durement sentir.

Dites bien à tous ceux qui collaborent à l'œuvre de solidarité que vous avez entreprise combien nous sommes touchés par leur geste qui s'adresse non seulement à nous, mais à nos compagnes et nos petits.

Qu'ils trouvent ici l'expression de nos sentiments fraternels.

De la colonne Ortiz-Joaquín Ascaso
Aubrión et Lorenzo Zarategui.

CENTURIE SÉBASTIEN FAURE

LES CAMARADES PORTES SUR
LA LISTE SONT PRIÉS DE « PAS-
SER D'URGENCE » VOIR PIERRE
ODEON, 203, RUE D'ALEXIS.

POUR VENIR EN AIDE AU "LIBERTAIRE"

Des résultats tangibles sont venus couronner les efforts que nous avons multipliés pour faire du « lib » un journal vivant, combattif et informé.

Tel quel, cependant, notre journal est loin de nous donner toute satisfaction. L'actualité sociale, économique, politique nous sollicite de tous côtés. Que de vérités nous aurions à clamer ! Que de mensonges à combattre ! Que d'impostures à dénoncer !

Aussi, bien que notre tirage se soit considérablement augmenté, il n'en reste pas moins que nous continuons à avoir de grosses, de très grosses difficultés financières. L'effort considérable que nous produisons pour assurer une présentation sans cesse améliorée du « lib » nous cause un surcroît de dépenses que ne compense pas suffisamment l'accroissement de la vente.

Aussi, nous ne saurions trop insister

BULLETIN D'ABONNEMENT au "LIBERTAIRE"

FRANCE	ETRANGER
52 Nos .. 22 fr.	52 Nos .. 30 fr.
26 Nos .. 11 fr.	26 Nos .. 15 fr.
13 Nos .. 5 fr. 50	13 Nos .. 7 fr. 50

Chèque postal : N. Fancier, Paris 506-03
99, rue Piat, Paris (20^e)

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de
à partir du pour la somme de
dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

Nom : le 193
Adresse :
Ville : Département :

Oui, notre vieux « lib », qui est de tous les hebdomadaires ouvriers le plus ancien, a fort à faire pour être à la hauteur des circonstances, d'ailleurs particulièrement favorables, que nous traversons.

Et puis, il y a aussi et surtout les événements d'Espagne et la défense de nos frères héroïques, qui exigent que notre effort de propagande soit sans cesse renforcé.

après de tous nos lecteurs pour qu'ils intensifient encore l'aide qu'ils nous apportent.

1° En s'abonnant et en faisant des abonnés autour d'eux ;

2° En organisant des groupes de vendeurs au numéro ;

3° En alimentant la souscription permanente du « Libertaire ».

La propagande générale en dépend.

« Le Libertaire ».

Notes et Glanes

♦ Déjà Vautel n'est pas content. Son roi (car Vautel est belge), Léopold III, a neutralisé son pays. Et il a supposé que les Français se demandent ce qu'ils ont fait à leurs amis belges. Heureusement que Vautel mentait à l'imagination. Aussi il donne cette explication : « C'est parce que Degrelle, le La Roche de Bruxelles, a été refoulé, alors que la Pasionaria a pu parler à Paris, et surtout parce que ledit Degrelle a été nommé étranger dans le communiqué annonçant son renvoi, et que la Belgique refuse dorénavant de servir bénévolement de champ de massacre. Quelle intelligence d'élite, ce petit Clément ! »

♦ Quel parti dans la mare, cette neutralisation de la Belgique. L'Huma crie à la trahison des ministres socialistes (de Spaak, surmont), et les états-majors franco-anglais sont marqués. Ils espèrent si bien établir des bases aériennes en Belgique pour la prochaine !

♦ Mais qu'attendent les ministres socialistes de chez nous pour neutraliser la France ? Ils nous prouveraient que la solidarité, à la 2^e internationale, n'est pas chose vaine. Et, en douce, quelle belle petite vacherie pour leurs « frères » communistes.

♦ Le Journal a « noté en passant » un communiqué de Ramadier mettant en garde, au sujet de la grève des bateliers, contre de prétendues informations destinées à alarmer l'opinion. Et de protester, disant que la presse a raison de prévenir le public sur les conséquences désastreuses qu'a la grève de la batellerie et que pourrait avoir celle des camionneurs. C'est le poireau et la pomme de terre en hausse ! Dites-moi, confrère, cette hausse de prix serait-elle conséquence, ou motif invoqué ? Nuance ! Il est vrai que ce n'est pas chez vous qu'il faut s'adresser pour rencontrer Dame Vérité.

♦ Les exercices de défense passive ont donc eu lieu. Oui, elle fut bien passive la défense de la foule. C'était même de la complicité.

♦ A la Chapelle. En face les fenêtres du vénérable sénateur. Un feu de Bengale est allumé. Aussitôt, trois ou quatre types se précipitent pour l'éteindre. Ils n'avaient même pas l'excuse d'être des flics en service commandé. Non, c'étaient de futures victimes de la prochaine, résignées à leur triste sort et l'acceptant.

♦ Du reste, que peuvent-ils faire d'utile, ces braves cotisants au P. C., ces pauvres types incapables de penser par eux-mêmes, eux qui, chaque jour, attendent la lecture de leur quotidien pour savoir quelle opinion ils doivent avoir ? Combien parmi eux se seront indignés du cynisme de l'Huma, écrivant samedi : « Nous avons fait connaître jusqu'ici, dans le passé, la position de notre Parti communiste sur cette question de « résistance passive ». Mais, comme de juste, pas un mot sur la position actuelle.

♦ Et pour terminer en beauté le compte rendu de la manœuvre, sous le titre : Les fascistes sabotent, la réprobation du geste des camarades anarchistes, socialistes et autres qui ont allumé des feux de Bengale en signe de protestation, et l'annonce de l'arrestation des camarades qui ont distribué le tract « Refusons d'être complices ». Mais pas un mot de protestation contre ces arrestations arbitraires.

Henri GUERIN.

POUR PRENDRE DATE

La prochaine Fête du LIBERTAIRE aura lieu le dimanche 8 novembre, en matinée, Salle René Maubel, rue de l'Orient. Dès à présent, prenez vos dispositions pour être libérés ce jour-là, et venir nombreux.

L'INSEXUÉ

Or donc, en ce monde magnifique où les conseillers municipaux défendent l'honnêteté, où les disciples du Christ, relevant leurs hypocrites soutanes, s'accroupissent aux mitrailleurs, où Clément « Tel un veau » parle au nom de l'esprit français et Marcel Cachin à celui de la Révolution, où Moscardo représente le courage militaire et Sacha Guity l'art dramatique, il importait que la morale et le patriotisme eussent également pour porte-étendard une personnalité judicieusement appropriée.

« Une claire intelligence et un long passé d'honneur et de probité », (une vie consacrée à la quotidienne évacuation d'inepties et de lieux communs, plus de quarante ans partagés entre l'activité journalistique et la passivité sodomique) prédisposait à cette essentielle fonction M. Léon Bailby, nullement crasse, froussard vénérable et pédéraste invétéré à parler solennellement de la Patrie, de la conscience et de la tradition, et un déterminisme aussi opportun ne pouvait que combler les vœux des partisans de ces ineffables calembredaines.

Aux beaux jours de la Grande Guerre, alors que pour la plus vaste fumisterie de tous les siècles, des milliers d'hommes s'entre-égorgaient journellement, Bailby-la-fille-de-joie, hors de portée des projectiles les plus violemment catapultés, faisait flèche de tous bois pour la victoire du Droit et, se dépensant de la croupe et de l'écri-toire, soutenait le moral des troupes en rédigeant des communiqués et en accordant à d'aimables aviateurs bien-pensants les faveurs que les hommes, d'ordinaire, sollicitent d'agréables jeunes femmes. Car la plus élémentaire logique n'est même point le fait de notre Bailby national, puisqu'il applaudissait au massacre généralisé des mâles vigoureux dont il se montrait par ailleurs si friand.

Confortablement retranché aux arrières-postes de l'« Intransigeant », il maniait spirituellement « la tartine de confitures » et « l'héroïque poule de quinze ans » et n'eût point hésité, alors que mainte douzière sur le retour acceptait d'être la maraine d'un jeune soldat, à devenir la tante de tout un corps d'armée, si la paix n'était venue inopportunistement priver son ardeur homosexuelle de cet exutoire bleu-horizon.

Du faubourg St-Germain à la butte Montmartre, tout ce qui brinqueballe des médailles de nickel et des paroisseries dorées, hôte au champagne des refrains patriotiques et copule sous un crucifix applaudit à cette recrudescence d'activité du vieux sodomite tricolore. Le « Jour » fit déferler sur les familles Croix de Feu et cogottes un véritable océan de fausses nouvelles, de sottises et de colonnades dont Bailby et ses auxiliaires porpoisés déterminèrent le flux et le reflux entre deux ébats pédérastiques.

Quand le sanguinaire mammore italien voulut réaliser son rêve de conquérant au mépris de toute justice et de toute humanité, il trouva en notre folliculaire un précieux propagandiste. Peut-être celui-ci espérait-il qu'après la victoire, la Duco reconnaissant lui ferait don, pour augmenter son sérail et destinés à son usage personnel, de deux ou trois beaux « sauvages » au pénis avantageux.

Sans doute, le triomphateur de l'Ethiopie ne tint pas cette promesse, puisque les appétits gémoniques du fantoche ne semblent point encore calmés.

Vilenies, calomnies, injures, tout cela est monnaie courante dans la feuille de Bailby à l'adresse des ouvriers. Et la bonne bourgeoisie française se tremousse d'aise en déglutissant ces ordures avec la même avidité qu'en montre une cohorte de canards pataugeant dans la fosse à purin.

Mais, patience ! Les temps sont proches où le vent purificateur balayera ces pestilences. Bientôt quelque robuste égotique, de son pied précautionneusement chaussé de sa botte protectrice fera connaître aux experts fesses du beau Léon un contact inaccoutumé. Ainsi frappé dans ses forces vives et au pôle même de son inspiration, peut-être le pitre cessera-t-il de vomir et de fienter sur six colonnes. Puisse-t-il donner à cet avertissement préalable toute l'importance qu'il mérite. Un homme « inverti » en vaut deux, déclare ou à peu près un vieux proverbe adapté pour la circonstance.

Que Léon Bailby s'en pénètre ! Les prolétaires, qui ont déjà suffisamment à s'employer pour faire rendre gorge aux exploités ne semblent pas disposés à se laisser quotidiennement insulter par une ignoble « tantouze » écrivain et pensant sous l'influence de son sexe anormalement situé et dont la sénilité s'avère impuissante à tempérer les équivoques ardeurs.

MAURICE DOUTREAU.

DANS LE XV^e

Le jeudi 29 octobre 1936, à 21 heures, à la salle « Le Tango », 86, avenue Emile-Zola (Métro : Beaugrenelle), les camarades :

Ch. LAISANT, ANDREUX et DREISINE traitèrent le sujet : « L'armée est-elle ou non une protection nationale ? »



LE RADICAL ET LES RAISINS

Au moment où paraîtront ces lignes, le congrès radical-socialiste de Biarritz sera commencé.

Sans préjuger de ce qui va s'y passer, on peut cependant prévoir sans trop s'avancer que les bonzes du parti resteront, en ce qui concerne l'expérience actuelle du Front populaire, dans une prudente expectative. Le fruit ne serait pas encore assez mûr...

C'est d'ailleurs à Herriot qu'on prête cette petite fable renouvelée de La Fontaine :

Le renard venait de renoncer aux beaux raisins qu'il ne pouvait atteindre. Il rencontra sur son chemin, comme il s'en allait assez vexé, un vieux camarade à qui il témoigna de son dédain pour les belles grappes :

« Oui, oui, fit le camarade moqueur, ils sont trop verts ! »

Le renard se piqua au mot, fit demi-tour, revint sous la treille, et, après maints efforts, réussit à atteindre les raisins si tentants. L'ami se préparait à applaudir, cependant que le renard, arrachant une grappe et riant de plaisir, mordait dedans à belles dents :

« Pough ! » fit-il aussitôt, en crachant les grappes.

Les raisins étaient encore verts !

NOUS AUTRES, LA CANAILLE...

C'est de ce délicat vocable que Gaston Blanc, correspondant du Temps, auprès des rebelles, qualifie les révolutionnaires madrilènes.

Ce digne émule des Sarcy, Dumas et autres Maxime du Camp, insulteurs des héroïques communistes, a même repris leurs lourdes invectives.

Il se demande, ce cœur sensible, si Madrid subira le sort d'Irun, livrée, par le départ des chefs, « aux débordements de la canaille » !

La « canaille », c'est, bien entendu, les courageux miliciens de la C. N. T. et de la F. A. I., qui, presque sans armes, résistèrent, on se souvient, avec un héroïsme admirable. Et c'est aussi, dans la pensée inexprimée du sieur Gaston Blanc, le peuple innombrable qui les fait vivre, lui et ses pareils.

La canaille saura se souvenir de ses injures.

GOERING, DICTATEUR

De grosses difficultés économiques intérieures font que le régime hitlérien se porte mal. Certaines catégories d'industriels se plaignent de l'ingérance de l'Etat dans leurs affaires. L'armée allemande grève lourdement la production par ses exigences sans cesse accrues.

La classe ouvrière gagne et mange de moins en moins. La solution logique pour un régime autoritaire ne pouvait être que le sabre. Goering est donc appelé à faire peur à tout le monde pendant quatre ans.

Gageons qu'il sortira plus souvent son sabre contre les ouvriers que contre les patrons. En attendant l'hiver approche et les plats de rutabagas pour les chômeurs sont présentés comme une mesure socialiste.

JOURNAL OU POUBELLE ?

Quel nom, en effet, donner à la feuille où se trouvent réunis, comme en un bouquet de fleurs vénérées et malodorantes, les signatures de Vautel, Saint-Brice, Balensi, Binet-Valmer et Jean Martet ?

Ce dernier, jusqu'ici, en raté jaloux et envieux qu'il est, n'avait que décoché, après leur mort,

quelques flèches aux célébrités qu'il avait connues, en les servant.

Aujourd'hui, il change de méthode et, pour montrer ce dont il est capable, c'est-à-dire sa-lir, il écrit dans le Journal de dimanche, en supposant le discours d'un industriel à son personnel, ces quelques lignes : « Je veux vous féliciter de la belle victoire qu'avec l'aide des camarades Goertzbaum, Lippchuss, Patowsky, Meerberch, délégués de la C.G.T. vous venez de remporter. »

Malheureusement pour lui, sa bêtise et sa méchanceté sont trop grandes, pour avoir atteint qui que ce soit.

DEGRELLE

Le roi du tam-tam. Jeune, beau parleur, usant de tous les trucs de propagande il a drainé derrière son mouvement une quantité de braves gens qui ne savent où

donner de la tête. Il est pro-hitlérien et partisan de l'autonomie de la Flandre, bon patriote malgré cela. Il démolit consciencieusement le parti catholique, d'où il est sorti.

Il dénonce la corruption des milieux parlementaires, en omettant de signaler les subsides du Crédit Anversois qui le soutient.

Aventurier sans scrupules il fait figure d'honnête homme en comparaison des hommes politiques belges. C'est dire l'état de décomposition du système parlementaire belge.

Et il y a 600.000 syndiqués belges.

Et il y a des masses ouvrières prêtes à lutter. Mais il n'y a ni démocratie ouvrière, ni indépendance du syndicalisme.

Il n'y a que des braves gens qui votent socialiste tous les quatre ans, achètent leur pain à la Maison du peuple et participent au défilé du premier mai.

SPAARK

Il fait son petit bonhomme de chemin.

Parti de la gauche révolutionnaire du P. O. B., il est aujourd'hui le fidèle représentant de la politique anglaise.

Il y a deux ans il reprochait à nos camarades anarchistes de Bruxelles et de Liège de ne pas défendre plus hardiment une doctrine de révolution immédiate.

Aujourd'hui il reprend — lui le novateur — les formules stéréotypées de tous les pays du monde :

« Nous appliquerons toutes les mesures nécessaires contre les fauteurs de trouble, qu'ils soient de droite ou qu'ils soient de gauche. » C'est bien peu comme solutions à la crise et à la misère qui sévissent en Belgique.

Pratiquement il en accepte d'autres. C'est en effet le même Spaak qui répondait à des militants syndicaux qui lui reprochaient de faire partie d'un gouvernement ayant permis que les grèves lacrymogènes soient employées contre des grévistes, déclara tranquillement :

« En tant que socialiste j'estime préférable l'emploi des gaz à celui des fusils. »

Comme on le voit la participation socialiste au gouvernement belge accélère l'émancipation du prolétariat au delà de toute espérance.

A L'ASSEMBLEE DE LA BANQUE DE FRANCE

— Ah, non, je ne supporterai pas celle-là !

Et le secrétaire général de la C. G. T. s'en alla en claquant les portes.

Que s'était-il passé ? Simplement ceci : Les 800 bourgeois présents à l'assemblée de la Banque de France réunie pour élire le nouveau Conseil d'administration, ne pouvaient « supporter » la présence du représentant de la C. G. T.

M. Labeyrie, qui présidait, eut beau leur promettre que leurs chères dividendes seraient respectées, rien ne put calmer l'ire de ces bourgeois. Ils accablèrent Jouhaux d'injures variées et manifestèrent, pratiquement, leur haine de classe en éliminant au Conseil Lemaigre-Dubreuil, le président de la ligue (fasciste) des contribuables.

... On ne peut dire que ce soit un succès pour la politique de pénétration dans les organismes bourgeois préconisée par la C.G.T.

LE DEPART DE LA CLASSE VU PAR L'« HUMANITE »

« Le premier départ du contingent a eu lieu hier. C'est sans mauvaise humeur que la traditionnelle réception des « bleus » par les « anciens » s'est déroulée devant la porte de la caserne du 46^e régiment d'infanterie, rue de Reuilly, à Paris. Il en a été de même dans toutes les garnisons de France... »

« Signalons à cette occasion que les municipalités communistes se sont partout efforcées d'adoucir l'ennui du départ en satisfaisant les revendications des conscrits : pécule, musette garnie, etc. »

Sans commentaires, n'est-ce pas ? Les romanichels.

POÈME (à Josep Crosas)

Des lèvres entrouvertes du milicien
Sortait avec ces mots la fumée d'un cigare :

« Tu veux donc savoir comment... Voilà !
Ce n'est pas sorcier, tu sais ! »

On se réveille un matin,
un matin qu'à la première respiration on ne sent pas pareil
[aux autres ;

on s'étire un grand coup et on connaît sa force.
Alors on embrasse sa compagne et on descend sur la rambla ;
on y trouve un tas d'autres que l'on connaît,
que l'on a rencontrés dans des réunions,
à qui on a serré la main dans les bars —
de fières poignées de mains qui ne mentent pas —
un tas d'autres aussi que l'on ne connaît pas,
que l'on n'a jamais vus nulle part.

Ils sont tous cependant avec la même idée dans la tête ;
ils ont tous la même foi dans le regard bien droit,
la même mâchoire tétue,
les mêmes poings solides.

On s'embrasse,
on se donne de grandes tapes dans le dos.

On construit une barricade s'il le faut,
chacun y apportant sa pierre.
Et puis on marche coude à coude,

on marche ensemble,
on marche en frères.
On voit fuir devant soi cafards et curés ;
on en écrase quelques-uns sous ses semelles.
On appuie son fusil contre son épaule ;
on tire devant soi.

On marche,
On fait un grand pas en avant,
un pas si grand que l'on ne sait pas jusqu'où il porte,
un pas si grand que le souffle est un instant coupé par le
[changement d'air.

On se trouve tout à coup dans un monde nouveau.

UN MONDE NOUVEAU ? Oui, j'ai bien dit.

C'est ainsi que l'on construit un monde nouveau :

IL N'Y A PAS D'AUTRES RECETTES.

Dis-le bien aux autres,

à ceux des pays où il n'y a pas de F.A.I. »

GASTON FERDIERE,
Barcelone, septembre 36.

Pour activer la fin d'un monde

Il est un mot qui vient sous ma plume. Un mot qui me fait mal, qui m'obsède. Des armes.

Des armes pour ceux que je viens de quitter. Pour ceux de Huesca, de Huervos, et de tant d'autres coins. Pour ceux qui vivent, luttent et meurent si simplement. Pour ce peuple qui a dit : assez de nuit, nous voulons la lumière.

Des armes ! Leur cause est notre cause. Avec le fascisme, l'ombre de l'Espagne se fait faite de croix, et s'étendrait sur le monde. Il faut comprendre que nous devons activement soutenir les artisans de l'Espagne nouvelle. Par tous nos moyens de solidarité de classe. Qu'il n'est pas une seule défaite, qui ne soit notre propre défaite. Que chaque victoire sur le front économique, ou sur l'autre est une arme de lutte pour ici.

Il faut que tous les prolétaires de ce pays, sachent que c'est avec angoisse que là-bas aux heures de calme, les combattants regardent l'horizon. Que c'est avec joie qu'ils apprennent l'envoi de vivres, de vêtements, de tous les moyens de lutte.

Ils sentent qu'ils ne sont plus seuls. Que leurs frères de classe de misère, les soutiennent.

Mais il faut surtout que le prolétariat français sache que le peuple espagnol ne demande rien aux gouvernements qu'il leur soient leurs couleurs. Que c'est seulement sur le prolétariat international qu'il compte, car il sent partout la mort qui rôde autour de l'Espagne blessée. Il n'entend pas que sous le masque hypocrite de soutien, se constituent des blocs fascistes contre des blocs démocratiques, des blocs de guerre.

Il faut que partout ces vérités viennent s'écraser comme des balles aux oreilles des pourvoyeurs de la guerre.

Le meilleur soutien que nous puissions apporter aux ouvriers d'Espagne n'est pas non plus d'aller les rejoindre, mais de lutter ici. Ce ne sont pas les combattants qui manquent. A chaque village pris aux rebelles les paysans viennent s'enrôler dans les milices. Pas un jour ne s'écoule, sur le front d'Huesca, de Saragossa, sans que des soldats passent de notre côté.

De partout le peuple se lève pour sa lutte. Combien je voudrais le dire avec force que ce ne sont pas les combattants qui manquent, mais les moyens de soutien et de lutte, une atmosphère internationale de sympathie à l'égard de ces combattants. Il faut que chaque camarade comprenne ces quelques lignes qu'il a lu, et qu'il vienne d'écrire.

La lutte ici et là marque la fin d'un monde qui se défend. C'est en conservant chacun sa place au combat que nous dresserons contre le même monde un adversaire digne de lui.

Roger Coudry.
Retour d'Espagne.

En Aragon

LA CONSTITUTION DU CONSEIL REGIONAL DE DEFENSE

Le 17 octobre annonce la constitution d'un Conseil régional de la défense d'Aragon, dont la composition est la suivante :

Président : Joaquín Buia Ascaso ;
Justice et Ordre public : Adolphe Ballano-Ruano ;
Information et Propagande : Manuel Gimenez Herrerio ;
Transport et Commerce : François Ponzan Vidal ;
Enseignement public : Joseph Alberola ;
Commerce et Ravitaillement : Adolphe Aznar ;
Travail : Miguel Chueca, Cuartero.

Pour les miliciens de Durruti

De nombreuses compagnies ont répondu à notre appel et sont venues nous apporter les premiers chandails que Durruti doit remporter pour ses miliciens.

D'autre part, le Syndicat des Correcteurs de Paris, toujours bon premier au service des bonnes causes, a commandé une cinquantaine de chandails pour la même destination.

Or, il en faut encore beaucoup d'autres pour protéger les vaillants combattants d'Aragon contre les morsures du froid.

Songez aux milliers d'hommes courageux qui passent leurs nuits dans la montagne en butte aux plus rudes intempéries.

Camarades femmes, c'est à vous que s'adresse cet appel.

Vous avez là une besogne utile et urgente à accomplir. Nous attendons avec confiance votre réponse.

LE CENTRE DE RAVITAILLEMENT.

Pour ceux qui luttent...

Nous sommes heureux d'annoncer à tous les amis dévoués qui nous aident, que notre premier camion est arrivé à bon port, la semaine dernière, et qu'il a déposé son chargement à Caspe, où se trouve actuellement la colonne Ortiz-Ascaso, et à Pina où les miliciens de la colonne Durruti ont apprécié l'effort de leurs camarades français.

Cette semaine par suite de l'extension du mouvement de solidarité lancé par notre centre de ravitaillement des milices antifascistes, un convoi, dont le chargement est double du premier, est parti à destination des mêmes colonies.

L'enthousiasme qu'a suscité notre initiative prend chaque jour plus d'ampleur.

Nombreux étaient les dévouements isolés qui désiraient se manifester à l'égard de nos frères en lutte, mais ne savaient à quelle porte frapper. Ces camarades nous ont dit leur joie de pouvoir par notre intermédiaire secourir les miliciens dont le sort va être cruellement éprouvé par les rigueurs de l'hiver.

Mais ils sont des dizaines de milliers qui, souvent, manquent du nécessaire et qui attendent de notre part le geste de solidarité élémentaire qui s'impose.

Que chacun de nos amis s'inspire de l'exemple de nos camarades de Roubaix qui, en nous adressant six gros colis de vêtements de laine et de vivres nous écrivent qu'ils « se considèrent mobilisés pour la Révolution depuis le 18 juillet ».

Nos camarades trouveront plus loin les remerciements chaleureux des miliciens antifascistes.

Nous tenons pour notre part à remercier particulièrement les organisations suivantes : J. E. U. N. E. S., Front Social, Ligue Internationale des Combattants de la Paix, La « Patrie Humaine », le Syndicat des Correcteurs de Paris, le Syndicat des Agents des P. T. T., la « Révolution Proletarienne », etc., qui nous apportent leur concours et dont la collaboration nous sera précieuse pour mener à bien la tâche que nous nous sommes assignée.

Tous ont le devoir de faire connaître autour d'eux, qu'il existe :

203, RUE D'ALEZIA

(téléphone : Vaugirard 08.79)

un centre de ravitaillement qui adresse indistinctement à tous ceux qui luttent côte à côte dans les colonies antifascistes les objets qui lui sont remis. Ajoutons que ce centre est ouvert tous les jours, même le dimanche.

CE QUE LES MILICIENS RECLAMENT

Des médicaments :

- Sérum antitétanique.
- Anesthésiques (éther, chloroforme, morphine).
- Eau oxygénée.
- Alcool à 90°.
- Teinture d'iode.
- Gaze et bandes de toile à pansement.
- Coton hydrophile.
- Gomme adhésive, taffetas anglais.
- Quinine, aspirine.
- Formol, ammoniac.

A ceux qui sont tombés...

Les miliciens de la colonne Durruti coopèrent avec les miliciens du POUM du secteur de Huesca dans une attaque générale ont avancé d'une dizaine de kilomètres, s'approchant à 12 km. de Saragossa. C'est après avoir repoussé énergiquement une colonne partie de Saragossa pour attaquer l'Arlet que la contre-offensive s'est déclenchée.

Au cours des opérations le Groupe International Antifasciste a joué un rôle de premier plan et a subi des pertes importantes après de durs combats.

Parmi ceux tombés pour la défense de la liberté du prolétariat espagnol, nous devons citer Louis Berthoumieu, délégué général du Groupe. Excellent technicien militaire, véritable guide et ami, connu pour sa bravoure et son esprit de calcul, sa disparition constitue une lourde perte pour nous.

Il avait l'âme d'un aventurier avec toutes les qualités que cela implique.

Profondément antifasciste, il négligeait toute question de tendance disant qu'il n'y connaissait rien. Se nourrissant de quinine, habillé à la diable, il était éternellement en route, explorant, cherchant, observant. Retraqué dans une des premières maisons de Perdigueria, il fut coupé du reste du groupe

à la suite d'un mouvement tournant de la cavalerie marocaine et sauta à la dynamite en compagnie d'un petit groupe de camarades.

Manuel Aracil. — Propagandiste de la F.A.I., déjà blessé par une rafale de mitrailleuse à Siétamo, il fut tué d'une balle à la poitrine. Il était revenu le même jour de convalescence rapportant au groupe un tas d'objets qu'il avait payés de ses propres deniers et se faisait une joie de retrouver ses anciens copains. Belle figure du mouvement anarchiste espagnol, il avait été condamné à plusieurs reprises, sous les régimes antérieurs. C'est un de ces hommes qui ont construit le mouvement libertaire avec leur foi et leur vie.

Staradola Alexandre. — Ancien membre d'un détachement anarchiste ukrainien en 17, il était venu en Espagne prêter son concours de combattant averti. Il refusa de quitter sa mitrailleuse, malgré la proximité des troupes fascistes. Après avoir épuisé ses bandes de munitions, il lança les trois grenades qu'il possédait et tomba.

Jean Giralt. — Membre des J.E.U.N.E.S. de Paris, tombé alors qu'il prenait position à la tête de son groupe.

Des vêtements :

- Gouvetures.
- Vestes de cuir, pantalons de velours.
- Sous-vêtements de laine, chaussettes.

Des vivres :

- Sucre, café, thé.
- Légumes secs, riz.
- Conserves (de bœuf, de poisson, de pâté, de légumes, etc.).
- Pruneaux, gateaux secs, confitures, chocolat.

Et comme superflu : beaucoup de cigarettes.

Nous rappelons que nous acceptons même les vêtements qui ont été portés, même ceux de femmes et d'enfants, à la condition qu'ils ne soient ni sales, ni trop usagés.

A la suite de suggestions diverses qui nous sont parvenues, nous avons établi des mandats que nous tenons à la disposition des camarades qui peuvent centraliser dans leur localité les colis qui nous sont destinés. Des permanences peuvent être également établies dans les villes que nos convois sont susceptibles de traverser pour se rendre en Espagne.

Nous tenons également à rappeler que des listes pour collecter tout ce dont les combattants antifascistes ont un besoin urgent et pour ramasser aussi des fonds qui seront convertis en marchandises.

Que personne ne boude à la besogne pour apporter à nos frères d'Espagne, dans l'effort surhumain qu'ils ont à accomplir, l'appui moral et matériel qui leur permettra de culbuter la racaille fasciste.

Panorama hebdomadaire

Décidément, ce ne va pas « It's a long way to... Madrid », pourraient chanter les légionnaires irlandais ou autres mauvais sujets, parlant la langue anglaise, enrôlés dans le Tercio. « Le Jour » exultait, parce que, par temps clair, les phalanges peuvent apercevoir l'Escorial et même les fumées de la capitale de toutes les Espagnes. Tout allait très bien, quand tout à coup, les miliciens contre-attaquent à l'assaut et regagnent du terrain d'une façon appréciable. Mais peu appréciée par le colonel fasciste qui opérait dans ce secteur, puisque déconscience, sans doute, il a fait interdire matin, le voyage de Valladolid afin de chercher de nouvelles instructions auprès de Franco et de Mola, lesquels donnent nettement l'impression de n'avoir pas prévu cela...

Ainsi se trouve démontrée la faiblesse du plan mirifique, depuis trois semaines la presse réactionnaire, faisant crédit aux éruptions d'un Queipo de Llano voulait nous faire croire que Madrid tomberait en huit jours. Cet espoir a été déçu et dans cette rubrique, j'ai expliqué pourquoi il ne resterait jamais un espoir.

De plus la situation à Oviedo, n'est pas clarifiée. Une colonne fasciste a pu joindre le colonel Aranda après avoir ouvert une brèche dans le cercle qui l'entourait. Mais ce cercle s'est tout de suite reformé et les sauveteurs sont enfermés à leur tour. Donc la encore, un succès total n'a pas couronné l'essai de dégagement d'Oviedo.

Tout ceci est très grave pour les rebelles, car chaque jour qui s'écoule (on ne saurait trop le répéter pour combattre) un pessimisme anticipé est perdu pour les rebelles et gagné pour les révolutionnaires. Ces derniers, petit à petit s'organisent, corrigent leurs erreurs du début, prennent pleinement connaissance de la technique sans laquelle on ne peut sérieusement espérer vaincre. Et l'on a pu lire, la semaine dernière dans « Le Libertaire », un article, très intéressant et fort significatif dû à Charles Ridet sur « La militarisation des milices et la résolution du commandement unique ».

D'autre part, dans « L'Œuvre » un lieutenant des milices, volontaire français, André Enfiere, a publié d'intéressants articles dont nous détachons quelques lignes que voici : « Les miliciens forment des maintenant une armée nombreuse (50 à 60.000 hommes) dont la valeur militaire augmente de jour en jour. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'entraînement du soldat ne demande pas un temps très long et lorsque celui-ci entraîne un soldat dans l'exaltation de la guerre et la passion fanatique de vaincre, deux ou trois mois suffisent pour former d'excellents soldats. »

Les points faibles des gouvernements sont les suivants :

L'artillerie est nettement insuffisante et le manque d'obus se fait cruellement sentir. La même infirmité mais aggravée, existe en ce qui concerne l'aviation. Les gouvernements ne peuvent, pour le moment, opposer des avions convenables aux Capris et aux Fokkers trimoteurs qui volent à 300 kilomètres à l'heure et peuvent emporter un chargement en bombes d'une à une tonne et demie.

Si l'on veut bien se rappeler et peser chaque poste de l'inventaire des forces en présence, on constate sans peine que chaque adversaire dispose d'une supériorité ; l'artillerie et l'aviation du côté des rebelles, l'infanterie du côté des républicains. Les faits de la lutte quotidienne confirment le raisonnement : les miliciens ont presque toujours le dessus dans le combat corps à corps ; ils n'ont re-utés et nous aurons à examiner la nature de ces re-utés — que là où l'ennemi a réussi à concentrer une grande quantité d'artillerie et d'aviation et ou, chose capitale, le commandement des gouvernements n'a pas réussi à opérer une dispersion suffisante et appropriée de ses propres troupes.

A la réflexion, l'inventaire que nous avons dressé permet une autre constatation essentielle : le rapport des forces ne peut plus se modifier qu'au profit des républicains par le Franco a déjà fait son plein et parce que la valeur des Marocains ne peut s'accroître. Par contre, la valeur des miliciens s'accroît chaque jour. C'est pour cette raison que je dis que la balance penche lentement, mais inexorablement, en faveur de la République, en dépit des « victoires » rebelles qui n'existent que sur le papier, comme j'ai pu le constater, tout au long de ce qui concerne Navalperal.

Tout serait à reprocher de ces articles qui ont ce double intérêt d'être écrits par un homme qui se dit simplement républicain et d'être publiés par un journal « sérieux ».

Ainsi la preuve s'établit quotidiennement que la victoire des milices n'est pas une chimère et qu'on peut l'envisager sans être un illuminé. Les miliciens ont commis des fautes, ils ont perdu du terrain ! Et après ? Il a fallu deux ans à l'Etat-Major français pour s'adapter à la guerre moderne. On ne se souvient des fautes de l'officier et des attaques à la baïonnette, de l'offensive de l'Aisne, où Nivelle envoya les troupes escalader une crête abrupte sous les feux des mitrailleuses et de l'artillerie - 130.000 tués en deux jours sans gagner un pouce de terrain ! Et les reproches de Clemenceau le Sclératé pour l'inertie de Foch qui se refusait à commander, lui le généralissime ! (1) Les Phalanges et autres remises sont à 40 kms de Madrid ! Mais j'ai rappelé que von Kluck en 1914, était parvenu à moins de 30 kms de Paris et qu'il n'y était jamais entré...

Donc espoir, optimisme et courage ne doivent pas nous abandonner. Une course de vitesse est engagée entre les fascistes et les révolutionnaires. Qui la gagnera ? Je donne nos amis à dix contre un.

Et qu'on n'oublie pas que la chute de Madrid ne signifierait pas la fin de nos espoirs. La capitale de la Vieille-Castille n'offre qu'un intérêt de prestige pour Franco et consorts. Au point de vue stratégique, cela ne signifierait rien. Nous en reparlerons s'il y a lieu.

A. Madin.

(1) Voir « Grands et misères d'une victoire ».

L'ESPAGNE NOUVELLE

A MASNOU-OCATA

ville administrée par les syndicats de la C. N. T.

Avec les camarades du syndicat des professions libérales (section des ingénieurs et techniciens) de la C.N.T., j'ai vu une ville de dix mille habitants administrée sous leur contrôle.

Masnou-Ocata est située au bord de la Méditerranée à une vingtaine de kilomètres de Barcelone dans un site charmant et à flanc de coteau.

Nous faisons d'abord halte au siège local des syndicats. Celui-ci est installé dans l'ancien casino abandonné par son propriétaire. Il y a une large place pour les différentes sections et de plus une salle de cinéma-théâtre de mille places qui servira désormais à instruire et distraire le peuple.

A la mairie

Nous visitons ensuite l'ayuntamiento où le maire, le camarade Tomas Ferrer, m'explique le fonctionnement de la municipalité. Détail amusant : les anciennes armes de la ville représentées par deux clefs et une tiare ont été remplacées par une ferme et un bateau de pêche qui symbolisent vraiment mieux le peuple.

On peut considérer ce qui précède comme une visite officielle mais ce qui suit a vraiment trait au travail fait par nos camarades.

De la mairie qui est presque au bord de la mer, nous allons par des rues pittoresques autant que tortueuses à la partie haute de la ville.

L'ancienne église

J'arrive là vers un grand bâtiment qui fut l'église, actuellement en cours de démolition.

Sous le soleil éclatant un panneau d'enseigne contrastant par sa blancheur avec la brique patinée attire mon regard et je lis : « Nous démolissons cet édifice pour le changer en jardin et bibliothèque, sous le contrôle technique du Syndicat unique des professions libérales (section ingénieurs et techniciens) C.N.T.-A.I.T. »

Ce sont des chômeurs qui sont employés à ce travail.

Les écoles

Plus loin, un vaste bâtiment avec dépendances et jardin. « Là se construit l'école n° 1 », me dit un camarade et il me montre le même panneau que sur l'ancienne église.

Avant la révolution de juillet 1936, c'était un convent, qui vivait naturellement aux dépens du peuple de la ville. Imaginez la grandeur de ce couvent quand vous saurez qu'il y a place pour six cents élèves.

Je dois mentionner particulièrement l'ingénieur-architecte de cette œuvre, le camarade F. Tarrega, membre de la section des ingénieurs et techniciens, car les plans de transformation et la mise en route du chantier ont été effectués en trois jours ! Salut à lui et à ses collaborateurs.

Etant moi-même de la partie, j'ai tenu à visiter le chantier du haut en bas afin de voir l'atmosphère. Ceci se passant les derniers jours de septembre, la plus grande activité régnait dans les différents locaux car il fallait absolument qu'il y eût des classes ouvertes le 1^{er} octobre et il y en eut.

Tous les ouvriers causent très fraternellement avec l'architecte et tous saluent amicalement le « compañero francés ».

Plusieurs autres écoles seront construites après celle-ci à Masnou et des élèves de Barcelone y viendront par des autocars, ceci en raison de la grande pénurie de locaux scolaires qui existe dans toute l'Espagne.

La clinique et le sanatorium

Nous sortons de l'agglomération et montons encore un peu la colline.

Au-dessus d'une porte qui paraît clore une vaste propriété de campagne je retrouve un panneau : « Ici se construit le sanatorium des Pins, au peuple et pour le peuple sous le contrôle technique du Syndicat unique des professions libérales (section ingénieurs et techniciens) C.N.T.-A.I.T. »

Le sana n'est pas encore construit, mais une clinique installée dans une propriété transformée fonctionnera dans quelques semaines. L'ancien propriétaire, parti jeune de Barcelone y revint après avoir fait fortune à Montevideo. Nos camarades estiment que sa maison serait mieux utilisée en clinique ont donné à notre bourgeois une autre habitation, car celui-ci, non seulement n'a pas fui la révolution, mais dirige la transformation des vastes plates-bandes en jardin potager. Fait assez rare pour être signalé.

Je visite la clinique en détail avec l'architecte Tarrega et le docteur Torrubia qui dirigera celle-ci. Là encore, il y a une grande activité sur le chantier parce que des

malades attendent. Parmi les ouvriers, il y a un libertaire allemand échappé des griffes du fascisme.

Dans une propriété investie

Pour terminer nous visitons la propriété de la marquise de Masnou. J'aurais aimé être reçu par Mme la marquise, mais, malheureusement, celle-ci est partie quelques jours avant la révolution ! Pas de chance ! Ce sont les camarades de la C.N.T. qui ont insisté, cette fois, pour que je visite toute la maison. Sachant comment on parle des anarchistes dans la presse française, ils ont voulu que je voie moi-même le respect total dont ont fait preuve les miliciens : tout est en ordre, il y a encore du linge dans les armoires et des liqueurs dans les bouteilles. Une maison abandonnée est investie mais non pillée car nos camarades savent bien que ce serait piller la collectivité.

Le parc de cette propriété étant immense, le syndicat pense y établir un laboratoire de recherches scientifiques.

Conclusion

Voici un exemple du travail constructif de nos camarades espagnols de la C.N.T. Je suis particulièrement heureux de constater l'apport des techniciens espagnols à la révolution et à la construction d'un monde nouveau.

J'espère que les techniciens français comprendront qu'ils sont du même côté de la barricade que leurs camarades ouvriers et qu'ils sont prêts à prendre en mains le contrôle technique de la production, d'accord avec les ouvriers, comme c'est chose faite en Catalogne.

André MOLLOT.



Dans cette prison près de Teruel on martyrisait les prisonniers en les liant aux piquets, tortionnaires tiraient des balles tout autour de la tête des victimes pour leur faire dénoncer leurs camarades.



La révolution se défend. Miliciens et paysans, fraternellement unis combattent et travaillent.

ÉMILE COTTIN

Qu'on se souvienne. On sortait à peine de la guerre. Pendant cinquante-deux mois, le pays avait été tenu sous la botte militaire. Mais, depuis la fin de 1917, la dictature s'était encore renforcée. Clemenceau régnait et faisait peser sur le pays, par le truchement de Mandel, d'Ignace, ministre de la Justice, et des conseils de guerre tout-puissants, la plus lourde oppression.

Bien que la guerre fût finie depuis quatre mois, l'état de siège continuait.

La presse était bâillonnée par la censure, suspendue à la moindre velléité d'indépendance. Les militants ouvriers restés fidèles étaient en prison, en exil ou dispersés, dans le pays, sous l'uniforme bleu horizon.

C'était aussi l'époque des « nouveaux riches », des fortunes colossales édifiées en quelques mois dans le sang des martyrs. C'était surtout l'époque du sabre où la mystique « combattante » emportait tous les raisonnements de la logique et de l'humanité. C'était enfin l'esprit de la victoire. La bourgeoisie française donnait toute sa mesure. M. Prudhomme, qui avait patriotiquement « donné » ses fils à la France, demeurait jusqu'au boutiste, se prosternait chaque matin devant le Tigre et... continuait à s'enrichir.

Pendant ce temps, les « poilus » attendaient vainement la démobilisation. Les pourparlers de la Conférence de la paix s'éternisaient. Dans les usines, pleines de mobilisés impatients de rompre le silence étouffant de la dictature mandélienne, on commençait à s'agiter. Le prestige du « Père la Victoire » s'affaiblissait. On commençait à voir clair. La jeune révolution russe faisait plus impatient le désir de rompre la chape de plomb qui pesait sur le pays.

Mais les représentants officiels du prolétariat en étaient encore au socialisme de guerre. L'humanité donnait quotidiennement de la voix contre les mauvais Français. Cachin pleurait à Strasbourg. L'opposition contre Clemenceau restait complaisante.

Sauf quelques rares anarchistes, quelques syndicalistes et quelques socialistes minoritaires, tous se taisaient.

L'homme qui pendant l'affaire Dreyfus



Un récent portrait de Cottin.

avait écrit : « Honte aux pays où l'on se tait » réduisait par la force tout un peuple au silence.

C'est dans cette atmosphère d'oppression morale étouffante que retentirent comme un éclat de tonnerre les coups de revolver du mercredi 19 février 1919. Un homme avait osé attenter à l'idole sadique qui tenait le pays sous sa domination.

Cet homme, c'était un frère jeune homme de vingt-trois ans, c'était Emile Cottin.

Ce que fut l'affaire

Le mercredi 19 février 1919, Clemenceau quittait vers 9 heures du matin son domicile de la rue Franklin pour se rendre à la conférence appelée désiroisement de la paix. Le vieux Tigre songeait sans doute à la « noble candeur » wilsonienne, à la duplicité de Lloyd George, se demandant comment il pourra annihiler leur résistance et réaliser le rêve de sa vie : écraser l'Allemagne vaincue sous la Revanche, et préparer de la sorte les massacres futurs.

L'auto file par la rue Franklin et s'engage par le boulevard Delessert. Tout à coup, un homme s'approche de la voiture qui, pour tourner, ralentissait et par la portière tire une première balle de son Browning.

C'était Emile Cottin. Mais l'auto a accéléré, cependant Cottin tire toujours. Une, deux, trois, quatre balles qui traversent l'auto de part en part. L'une d'elles atteint Clemenceau.

L'idole est par terre.

L'émotion dans la France entière

Immédiatement, l'affaire se répand dans Paris avec une rapidité fulgurante. Cependant que la bourgeoisie larmoise et se lamente, les peuples des usines, des chantiers, des camps militaires s'interrogent avec soulagement.

C'est que Clemenceau incarne pour tout le monde ouvrier la dictature bourgeoise la plus implacable. Clemenceau, c'est l'homme de Narbonne, de Villeneuve-Saint-Georges, de Raon-l'Étape, c'est l'homme qui s'est proclamé le « premier fils de France ». Puis c'est aussi l'homme de la guerre interminable. C'est la haine patriotique la plus féroce.

Pour les soldats du front, c'est l'homme qui a « fait la guerre », avec leur peau, avec leur misère.

Clemenceau, c'est la Caponnière, c'est le poteau de Vincennes, c'est les conseils de

Louis-Emile Cottin, né à Creil le 14 mars 1896, est mort le 8 octobre 1936 à Farlete, près de Huesca, en Espagne, dans l'Aragon du Nord. Il a été tué alors que le groupe international auquel il appartenait procédait à une contre-attaque qui, d'ailleurs, repoussa les fascistes.

Cottin était venu tout jeune à l'idée anarchiste. Pendant la guerre, il prit part à diverses manifestations et, en 1918, aux grèves de Lyon et de Saint-Etienne, qui avaient pris une forme de protestation antiguerrière et qui furent d'ailleurs durement réprimées à l'instigation de Clemenceau lui-même.

On lira ci-dessous les circonstances qui le conduisirent à son geste.

Dès cette époque, Cottin avait sacrifié sa vie à notre idée. Il faut se rappeler cette terrible époque de la fin de la guerre et de l'immédiate après-guerre pour com-

« Emile Cottin a été tué en héros face à l'ennemi ». C'est sous ce titre que la « Soli » du 14 courant annonçait la mort héroïque de notre vaillant camarade.

Cottin...

J'avais à peine seize ans quand ce nom retentit pour la première fois à mes oreilles d'enthousiaste et jeune néophyte. Je tâtonnais encore dans le labyrinthe des partis d'avant-garde. Ma voie n'était pas encore trouvée.

La guerre venait de s'étouffer dans le fleuve de sang de millions de vies humaines. Une sourde colère grondait parmi les victimes de cette grande boucherie contre les responsables. L'histoire des peuples n'avait jamais enregistré un pareil crime.

Les politiciens de tout acabit, toujours prêts à exploiter la douleur universelle pour des fins égoïstes et viles, tentaient de canaliser cette juste révolte dans les sentiers battus de la routine et de la démagogie.

Mais voilà qu'un jeune et obscur ouvrier, sortant tout à coup de la foule anonyme, dans un beau geste d'héroïsme et de sacrifice, montre aux masses souffrantes comment l'on châtie les criminels...

Venu moi aussi me ranger, par la suite, sous les plis du beau drapeau noir de l'Anarchie, j'ai tâché de me rendre utile à la cause et les années passèrent...

Dans les geôles de la III^e République, à travers les cruelles routes de l'exil et des parias, partout j'entendis parler de Cottin. Mais, malgré mon vif désir de lui serrer fraternellement la main, jamais je ne pus le rencontrer. Et pourtant nous avons tour à tour vécu parmi les mêmes camarades et dans les mêmes lieux de souffrance.

19 juillet 1936!... Une flamme fascinatrice, annonciatrice de batailles fécondes, se lève,

guerre avec les gueules sinistres des Mornet, des Bouchardon : c'est la presse libre bâillonnée ; c'est Daudet tout-puissant réclamant chaque matin sa part de cadavres. C'est Mandel, c'est Ignace.

Voilà ce qu'est Clemenceau pour la classe ouvrière.

Aussi le geste de Cottin apparaît-il à ce moment comme le détecteur qui va éveiller les consciences, redonner l'espoir et annoncer la fin du cauchemar.

Le procès

Mais Clemenceau n'a reçu qu'une blessure bénigne. La balle de Cottin l'a atteint au médiastin. Il la gardera, cette balle, jusqu'à sa mort, plus de dix ans après.

Le 27 février, huit jours seulement après l'attentat, Clemenceau peut reprendre sa place à la Conférence de la Paix et poursuivre l'œuvre néfaste dont nous payons aujourd'hui, par la menace d'une nouvelle catastrophe, la malversation.

Cottin, lui, après avoir été copieusement lynché par la foule immonde de ce quartier peuplé de bourgeois et de larbins de plume et de plumé de toutes espèces qu'est le XVI^e arrondissement, est transféré à la prison de la Santé.

Son procès est mené à une allure vertigineuse. C'est Bouchardon qui l'instruit.

Des rafles, des perquisitions sont opérées dans tous nos milieux, chez les militants. Jules Content, qui rédigeait à cette époque le *Libertaire*, est arrêté à propos d'un tract « au peuple français » contre l'intervention en Russie. On veut à toute force établir une corrélation entre ces deux faits. Par tous les moyens, la police clemenciste essaie de transformer l'acte individuel de Cottin en complot collectif et se livre ainsi aux suppositions les plus grotesques. On recherche pendant quinze jours un mystérieux jeune homme blond répondant au nom slave de Mikhaïl, et qui est sûrement l'instigateur de l'affaire. Force est cependant bien de reconnaître à la fin son inexistence.

Enfin, en trois semaines, l'instruction est terminée. Cottin est prêt à être livré à ses juges.

« En voulant tuer Clemenceau, c'est la France elle-même qu'il a voulu atteindre »

prendre comment cet être tout de bonté, de sensibilité, avait pu être amené à ce geste d'abattre celui qui, pour le monde ouvrier, représentait vraiment la réaction sociale et politique la plus sombre.

Maintenant Cottin est mort. Il repose quelque part dans la terre espagnole, avec d'autres vaillants, comme lui venus de tous les coins du monde et comme lui tombés pour la défense de cette révolution espagnole qui matérialise toute notre espérance d'un monde enfin juste et libre.

A son frère, Henri Cottin ; à sa vieille maman qui a tant souffert de ses souffrances, nous adressons notre salut fraternel.

Notre Cottin est mort. Mais dans nos cœurs, sa mémoire vivra toujours. Vive Cottin !

L'Union Anarchiste.

Cottin, salut !

par Ernesto Bonomini

après une nuit tragique, par delà les Pyrénées.

Les cours de tous les parias, de tous les désertés se gonflent d'espoir. Tous, bravant l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête, sortent de leur retraite forcée. Les pauvres petits lieux de réunion deviennent insuffisants. Les camarades qui ne se voyaient plus depuis de longues années se rencontrent, se serrent les mains, frémissants d'enthousiasme. On s'embrasse, on converse avec passion, on pleure de joie. Une nouvelle ère commence. La bataille entre un vieux monde en ruine et un monde nouveau de justice sociale, va s'engager implacablement. Tous ont l'impression que cette bataille sera décisive et que tous doivent y contribuer de toutes leurs forces. Le torrent de l'Idéal depuis longtemps retenu par les forces de réaction rompt ses digues et se précipite impétueusement vers l'Avenir. Tous les traqués, les « dangereux bandits », les pestiférés sociaux, ne demandent qu'une chose : lutter jusqu'à l'extrême sacrifice pour la Liberté. Tous veulent partir s'engager dans ces héroïques milices populaires qui se battent fougueusement sous le soleil ardent d'Espagne.

Ce sont pourtant des antimilitaristes endurcis, des déserteurs des armées du capitalisme, des insoumis par idéologie, des objecteurs de conscience, qu'importe ! Ce n'est pas la guerre, c'est la lutte contre la racaille militaire, contre la horde fasciste : c'est la Révolution sociale, c'est la Paix.

Quelques jours avant mon départ pour l'Espagne je me rendis au *Libertaire* donner le bonjour aux camarades.

Tout à coup, je me trouvais en face d'un camarade que je ne connaissais pas. Je voulais passer outre mais ses yeux, ses yeux si

pleins de douceur et de rêves généreux me retinrent sur place. Nous nous regardâmes quelques instants, silencieux et sympathiques. Sans nous décider à nous parler. Ce que voyant, le camarade Frémont s'approcha de nous et nous présenta l'un à l'autre. A la bonne heure ! Nous nous serrâmes énergiquement les mains : nous nous comprenions...

Une vingtaine de jours après, me trouvant à la gare de France de Barcelone, je m'entendis appeler. Je me retournai. Cottin accourait vers moi les bras ouverts. Il était transfiguré, tant l'enthousiasme et l'odeur de la bataille remuaient son âme de luitier. Enfin ! il pouvait à nouveau s'offrir à l'Idéal. Nous échangeâmes nos impressions sur la situation et sur le triomphe des idées qui avaient toujours fait battre nos cœurs frêles. Il était impatient de monter au front rejoindre le Groupe International de la colonne Durutti où il avait des amis chers.

Quand nous nous quittâmes mon cœur était oppressé...

Dans le premier engagement sérieux auquel il a pris part avec tout son courage et son mépris de la mort il pouvait enfin réaliser le plus beau rêve de sa vie : la donner pour l'Anarchie. Sa grande passion.

Bon et grand camarade, nous ne pleurerons pas sur ton cadavre. Nous savons que tu ne le permettras pas. Nous saurons suivre ton exemple. Nous lutterons implacablement jusqu'à la mort, comme tu as su le faire, pour le triomphe final de notre grand et généreux Idéal de rédemption humaine. C'est ainsi que nous te vengerons.

Cottin, salut !

Barcelone, 16 octobre 1936.

Les déclarations de Cottin

Alors Cottin se lève et courageusement, devant cette salle peuplée de militaires au muile contracté par la haine, de bourgeois féroces, seul, tout seul, n'ayant que son avocat, M^{re} Bloch, pour l'assister, le frère Cottin fait les déclarations suivantes :

Messieurs,

Je tiens à vous déclarer franchement que je suis anarchiste, c'est-à-dire antiautoritaire, anticléricaliste, antimilitariste et antiparlementaire. Je n'ai qu'une patrie, la terre. Je ne comprends pas la société actuelle, parce qu'elle est autoritaire et qu'elle n'engendre qu'une foule de malheurs, cette autorité ayant toujours été un épouvantail entre les mains des gouvernants au détriment de la masse qu'ils affament.

L'enraye son action par tous les moyens mis à mon pouvoir. Je tiens donc tous les gouvernements autoritaires, tant en France qu'à l'étranger, responsables de toutes les guerres ; n'ayant eu pour résultats que le meurtre de millions d'individus, de semer des épidémies, ces guerres ne changent rien au sort des travailleurs.

D'ailleurs, nombre de savants et d'écrivains les réprouvent et essaient de dévoiler aux masses leur inefficacité par leurs discours et leurs œuvres.

C'est sous le règne de M. Clemenceau que nous voyons l'armée française envahir l'Allemagne.

Je suis d'accord avec les bolchevistes (1)

(1) A cette époque (mars 1919), quoiqu'ils fussent déjà de sérieuses réserves sur l'orientation de la Révolution russe, les anarchistes étaient de ceux, rares alors, qui défendaient les Soviets.

et les spartakistes, estimant que les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes.

J'accuse tous les gouvernements autocratiques qui ont participé directement à cette guerre et qui sont responsables de la perte de douze millions d'hommes et de plusieurs centaines de milliards.

Les anarchistes sabreront le régime autoritaire parce qu'il est le seul coupable de la douleur universelle. Ils uniront leurs efforts pour instaurer un devoir social.

Je termine par ces mots : « L'union des travailleurs fera la paix du monde ! »

La maman de Cottin vint à la barre présenter la défense de son fils, dans une courte déclaration, émouvante dans sa brièveté.

« Je viens défendre mon fils, dit-elle. Je viens dire que c'est pour avoir vu trop de morts... Il pleurait en voyant passer les veuves et les orphelins. Et la pauvre femme, en sanglotant, explique la sensibilité, la douceur de son enfant... Elle laisse les juges indifférents. Leur détermination était prise d'avance. Il fallait un verdict de mort.

L'unanimité, le conseil de guerre revint avec l'ordre qu'on lui avait donné. Cottin était condamné à la peine capitale.

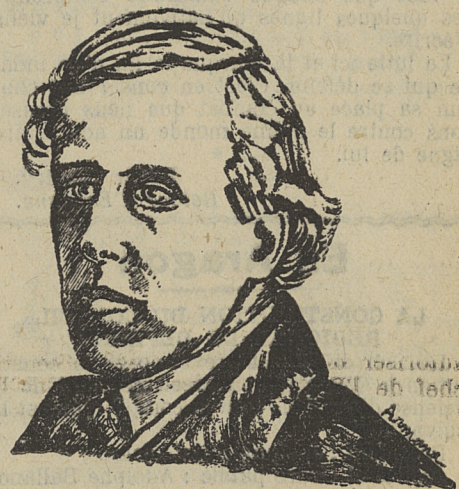
Huit jours après le verdict de mort contre Cottin, la cour d'assises de la Seine acquittait Raoul Villain qui, lui, n'avait pas raté Jaurès.

L'instruction durait depuis le 31 juillet 1914...

Après la condamnation

Mais la sentence du troisième conseil de guerre, si elle fut bien accueillie de toute la classe bourgeoise, souleva cependant une émotion considérable dans le prolétariat français.

Cependant que Cottin était promis au peloton d'exécution pour avoir égratigné Clemenceau, Villain sortait tranquillement de



Cottin, en 1918

la Santé. Non coupable, avaient dit les jurés, d'avoir tué Jaurès.

Immédiatement, un vaste mouvement protestataire s'organisa.

Le Tigre, qui naguère avait fait de si belles déclamations contre la peine de mort, fut contraint de demander la grâce de Cottin.

Mais alors qu'il eût pu avoir l'occasion d'un geste généreux en gracieusement et simplement Cottin, le vieux sadique fixa lui-même, dans une lettre adressée le 8 avril 1919 à Poincaré, à dix années de réduction le prix de la blessure insignifiante qu'avait subie son médiastin.

Cottin fut transféré à la maison centrale de Melun, d'où il ne devait sortir que cinq ans plus tard, le 21 août 1924.

Entre temps de nombreuses campagnes avaient été menées par le *Libertaire* et par la presse de gauche pour obtenir sa libération. En vain. Clemenceau s'opposait toujours à la moindre réduction de peine, et même au transfert de Cottin au régime politique. Cottin resta en maison centrale et connu à maintes reprises le « mitard », les violences, brutalités morales et physiques qui sont le régime ordinaire des prisons françaises.

Il fallut la loi d'amnistie de 1924 pour libérer Cottin.

Mais cependant la vindicte de classe continuait à le poursuivre.

Il avait été grâtié, en outre des dix années de réclusion, de vingt ans d'interdiction de séjour, qui furent maintenus après sa libération.

Cottin, libre, était de la sorte soumis à la dictature policière la plus tyrannique. Contraint de résider à Compiègne, où il trouvait difficilement à exercer son métier d'ébéniste, Cottin ne pouvait quitter le lieu de sa résidence sans risquer les poursuites judiciaires et la prison.

Où la prison ou crever de faim dans un petit trou de province : voilà l'alternative qu'avait mis la mansuétude de nos gouvernants.

A plusieurs reprises, Cottin avait d'ailleurs été arrêté et condamné pour infraction à l'interdiction de séjour. Et au mois de février dernier, alors qu'il travaillait régulièrement à Clichy de son métier d'ébéniste, il avait été arrêté à nouveau et condamné à trois mois de prison.

La révolution espagnole apparut ainsi à Cottin comme la délivrance. Dès les premiers jours il est parti... De même que le 19 février 1919, il avait courageusement, par avance, accepté le destin le plus tragique. Il est mort le 8 octobre 1936. Entre ces deux dates s'inscrit toute sa vie d'anarchiste, de révolutionnaire, de héros du peuple.

LOUIS ANDER.

CONTRE LA GUERRE

UNANIMES ? JAMAIS !

Certes, il ne faut pas attacher une importance excessive aux discours, et celui qui a prononcé à Strasbourg le Président de la République ne doit point être pris au tragique. Cependant, si l'on pense que toutes les manifestations oratoires du chef de l'Etat doivent être préalablement approuvées par les ministres responsables, on ne manquera pas d'être frappé par le ton de la harangue. Laissons, si vous plaît, les solennelles déclamations sur l'amour de la patrie et la nécessité de se soumettre à l'autorité. Ne considérons que le contenu positif du discours. Nous y trouverons essentiellement un appel à l'union sacrée. Cette union sacrée, M. Lebrun ne doute pas qu'elle se réalise au jour du danger. Certes, dit-il, si un danger se profilait demain à l'horizon, la France se retrouverait unanime, comme à toutes les heures de son histoire. Ce qui signifie, en termes plus simples, que les Français accepteraient de repartir demain, si la patrie les appelait pour une nouvelle guerre du Droit et de la Civilisation.

Nous disons que de tels propos, dans le moment présent, sont singulièrement inquiétants. Nous voulons bien croire que le Gouvernement de Front populaire désire fermement le maintien de la paix, et cependant tout se passe comme si on voulait créer un climat rendant la guerre possible. Le voilà bien réalisé, ce Front français préconisé par le Parti communiste, et l'imaginer que l'« Humanité » apportera ses félicitations au Président de la République. Mais, encore une fois, nous avons le droit de nous montrer inquiets. Nous nous demandons si, sous la pression de plus en plus forte des événements, le Gouvernement Blum ne va pas céder complètement à la terrible tentation impérialiste, oubliant tous les engagements tacites qu'il a contractés vis-à-vis de la classe ouvrière.

Nous savons quelle dure partie il joue et, faute d'avoir eu le courage d'innover conformément aux intérêts internationaux des travailleurs qui n'ont pas de patrie, dans quelle impasse il se trouve actuellement. Nous savons que les communistes, qui poussent aujourd'hui ouvertement à la guerre contre l'Allemagne et dont les récentes manifestations en Alsace et en Lorraine n'avaient d'autre but que d'aggraver le différend entre les impérialismes français et allemand, ne lui rendent pas la tâche facile. Est-ce une raison pour ouvrir toutes grandes les écluses du chauvinisme, autoriser des discours tendancieux du chef de l'Etat et, après avoir consacré plus de quatre milliards à des dépenses militaires extraordinaires, donner au pays l'impression que la folie de 1914 peut recommencer, va recommencer ? Et que, dès lors, les mêmes mensonges sur l'union nationale peuvent resservir ?

Sans doute nous dit-on que, dans le même temps, le Gouvernement français tente un rapprochement avec Hitler. Celui-ci aurait proposé un arrangement renouvelé du pacte à quatre de Mussolini et par lequel l'Allemagne garantirait à la France ses frontières de l'est. On ajoute que, devant la faillite avouée de la S.D.N. et l'abandon du système collectif de sécurité, le Gouvernement français consentirait, quoique à regret, à entrer dans une telle combinaison.

Est-il besoin de dire que nous n'approuvons pas cette éventuelle manœuvre diplomatique. Pas plus que nous n'avons consenti à appuyer une politique de soutien de l'impérialisme russe

qui a trouvé son expression dans le Pacte franco-soviétique, nous n'appuierions une politique de soutien de l'impérialisme allemand. Nous persistons à penser que rien de bon ne peut sortir de ces combinaisons savantes, qui nous ramènent au bon vieux temps des alliances et de l'équilibre des forces. Equilibre instable, comme chacun sait.

Nous affirmons qu'en dehors de ces calculs il existe une solution prolétarienne des conflits qui divisent le Monde et qu'il faut dire non résolument à la guerre impérialiste. L'accepter comme une hypothèse, redoutable, certes, mais possible, c'est déjà la faire dans son cœur.

LASHORTES.

Une tournée de propagande avec projections

De nombreux groupes ont déjà répondu à notre appel. La tournée s'organise rapidement ; nous donnerons les détails dans notre prochain numéro. Elle sera faite par nos camarades Ridet et Carpentier.

Le succès de cette tournée est certain. Le bénéfice sera consacré à l'œuvre du centre de ravitaillement des milices antifascistes d'Espagne.

Que tous les groupes susceptibles d'organiser ces conférences écrivent au plus tôt à l'Union Anarchiste.

Regardez cette trogne barbu de patriarcho alcoolique. C'est celle du général San Miguel Cabanellas, grand commandeur du Crime, chevalier de l'Ordre du Sang Versé, haut dignitaire de l'Assassinat.

C'est à Saragosse que Cabanellas a conquis tous ces titres. La vieille citadelle de l'anarcho-syndicalisme, celle qui connut la grève héroïque des trente-six jours en 1933, est tombée au pouvoir de ses bandes de « requêtes », de phalangistes, par l'intermédiaire et la lâcheté des gouvernants de la République.

Aussitôt, Cabanellas a fait régner la terreur la plus atroce. Les militants syndicalistes et même de simples adhérents ont été pourchassés, abattus, déterrés le carnet de la C.N.T. étant une charge suffisante pour mériter la mort.

Les compagnes des militants étaient fouettées, leur chevelure rasée, quand elles n'étaient pas simplement exécutées comme la compagne de notre camarade Miguel Chueca, un des militants de la régionale d'Aragon et rédacteur du journal de la C.N.T. Cultura y Accion.

On chiffre de la sorte à plus de deux mille les ouvriers qui ont été exécutés par les hordes de Cabanellas.

Des scènes d'horreur à peine croyables ont été accomplies, comme cet enfant abattu en pleine rue pour avoir ramassé un journal antifasciste lancé par avion !

De tout cela Cabanellas est responsable. Comme il est responsable encore de l'exécution récente d'un savant de renommée mondiale : le pro-

La Belgique lâche la politique d'alliance franco-soviétique

La nouvelle politique extérieure belge, définie dans le récent discours du roi Léopold III, n'a pas fini de faire du bruit en Europe.

C'est, de toute évidence, un événement important et significatif.

Alors que le « socialiste » Blum, emporté dans la politique extérieure traditionnelle de l'impérialisme français, ne parvient pas à en finir avec la sécurité collective, l'assistance mutuelle et la paix indivisible, le roi des Belges proclame qu'il rompt avec ces bobards meurtriers et hypocrites qui n'ont jamais servi à autre chose qu'à dissimuler aux yeux des naïfs la garde que les vainqueurs de 1918 montaient autour de leur butin et les alliances qu'ils machinaient à cet effet.

La bourgeoisie belge voit venir le conflit impérialiste germano-russe. Sans aspiration à l'hégémonie européenne, assurée stratégiquement, en cas de « malheur », de l'appui français et anglais, elle n'a plus d'intérêt à rester partie dans la politique fantomatique de Genève, encore moins à risquer d'être entraînée par le système d'alliances françaises dans une guerre en Europe orientale.

Pour elle, point de « guerre des deux mystiques », point de « croisade idéologique ».

Elle sait ce que valent ces plaisanteries sinistres, grâce auxquelles Hitler, comme Staline, de complicité avec toutes sortes de gens de droite et de gauche, s'efforcent de rallier à la querelle impérialiste classique qui les oppose, le plus grand nombre possible d'appuis.

Etant donné les liens étroits qui existent entre la politique anglaise et la Belgique, il semble bien que ce « tournant » sensationnel n'a été possible qu'en raison de la nouvelle position prise par l'« Empire », à Genève, lors du discours récent d'Eden.

Quoique encore attaché formellement à la sécurité collective, le gouvernement de Sa Majesté se prépare en fait à la lâcher, puisqu'il envisage de plus en plus la conclusion d'un accord purement occidental.

La dénonciation par la Belgique de l'alliance française et de sa séquelle orientale n'est que la conséquence de la nouvelle position britannique.

Bérat.

A bas la propriété !

L'histoire, que les travailleurs ont écrite au long des siècles et qu'ils écrivent encore en sacrifiant leur liberté en subissant mille misères, d'immenses privations et en la teignant même de leur sang ; l'histoire témoigne de la lutte constante menée par le peuple contre l'oppression et l'égoïsme des possédants, contre la propriété.

Partout l'égoïsme des propriétaires est à la base des conflits sociaux. Pour eux, le salaire minimum, la garantie d'un travail même mal rémunéré sont mesures révolutionnaires. Depuis la féodalité, le serf est devenu le prolétaire qui, n'étant protégé par aucune garantie réelle, est livré au bon plaisir du maître.

Mais la misère à des bornes et l'exploitation humaine des limites. Une concordance de faits nés des mêmes nécessités devait conduire les foules opprimées à des gestes qu'elle n'avait point envisagés jusqu'alors. A force de dire que le socialisme et le communisme voulaient l'égalité, la justice, prendre l'argent où il est, faire payer les riches, la foule entendit l'appel, elle se donna les chefs qui traduisaient ses aspirations et dont les diatribes écrites et parlées s'adressaient au Maître jamais rassasié, au Propriétaire.

Le Front Populaire fut porté ainsi au pouvoir par des foules excédées de misère et décidées à l'action, ce fut l'explosion qui eut deux répercussions simultanées : l'envoi au Parlement d'une majorité fortement étayée de larges masses ouvrières et l'occupation des usines.

Les propriétaires avaient bien travaillé ; ils avaient réveillé le lion populaire qui, furieux se dressait contre son ennemi direct ; son maître, celui par qui il est vulnérable dans son salaire, dans ses moyens d'existence.

Mais entre les foules et l'élite il y a un abîme. De même qu'entre la théorie et l'action il y a la législation. Plus de trois mois sont écoulés depuis la victoire acquise par l'action directe des grévistes. Victoire théorique que chaque jour qui passe rend plus précaire. Pour n'avoir point su exiger immédiatement les fruits de leur victoire les

ouvriers sont en train de la perdre. Les propriétaires qui connaissent la chicane légale que leur permet la loi mieux que nos avocats socialistes, l'ont mise de leur côté. Ils ont contesté la légalité de l'occupation des usines ; ils ont été entendus et obéis et l'opinion domine aujourd'hui, au sein du Front Populaire, qu'il convient de respecter la propriété et de ne point y porter atteinte même dans son principe.

Au fond que demandent les propriétaires ? Qu'on respecte leurs privilèges. Certes, ils peuvent avoir des préférences sur l'étiquette gouvernementale et politique préférant celui-ci à celui-là, les uns aux autres. Mais avant tout ils aiment reposer, qu'ils soient sur leurs positions et aujourd'hui ils peuvent être satisfaits ; on n'occupera plus les usines et les partis gouvernementaux s'ingénieront à les rassurer. Toutefois l'on se demande pourquoi et dans quelle intention cachée les journaux du Front Populaire ont fait le silence sur la partie la plus importante du rapport de Campinchi lorsqu'il dit :

« Si les conservateurs et les modérés saisissaient vraiment le drame actuel, ils abandonneraient l'idéologie de droite qui est discredited ; ils joueraient la carte radicale, notre parti étant en France la seule force contre-révolutionnaire ; ils se précipiteraient à une orientation raisonnable vers la gauche. »

Cherchez ce passage dans l'« Humanité » et le « Populaire » du 20 octobre qui ont pourtant donné de très larges extraits de ce rapport, vous ne le trouverez pas ; par contre, vous y trouverez des appels à l'union, des exhortations à la patrie, etc., toute la phraséologie inepte des patriotes professionnels.

Est-ce cela, travailleurs, que vous avez voulu réaliser en portant au pouvoir des forces de gauche.

Que devient alors le programme du Front Populaire lorsque des assurances sont données par tous les partis qui le composent aux propriétaires ? Alors ! ils sont donc tous d'accord, puisque nulle protestation socialiste ou communiste ne s'est élevée pour faire échec à cette volonté radicale de faire le jeu des forces éternellement hostiles aux travailleurs ?

**

Les régimes peuvent évoluer politiquement ; depuis que le peuple vote, rien n'a été changé ; les conquêtes ouvrières ont été obtenues par la force cohérente ouvrière, car le principe propriétaire sur lequel reposent les sociétés dites civilisées est demeuré immuable dans le temps passé et présent.

Or, les sociétés évolueront vers la justice seulement le jour où elles auront jugulé le Maître ; le Propriétaire ; qu'il soit maître de forge, banquier opulent, commerçant énorme ou propriétaire foncier aux biens innombrables et réparti équitabement les fruits du labeur humain. Les régimes politiques peuvent changer mais l'oppression économique durera tant qu'on n'aura pas aboli les causes : les énormes profits propriétaires.

Un temps le Front Populaire avait eu des immenses espoirs au sein des foules ; trois mois ont suffi aux possédants pour montrer qu'ils étaient toujours debout.

Ainsi, le sporadique politique aura annihilé à nouveau le lion populaire démontrant une fois de plus que le peuple fera lui-même sa révolution sur le terrain économique (exclusivement) ou restera dans la servitude.

N.

A SAINT-DENIS

Grand meeting organisé à Saint-Denis par le comité anarcho-syndicaliste, le mardi 27 octobre, à 20 h. 30, salle du cinéma Pathé, rue Catulienne.

Ce meeting sera suivi d'une séance cinématographique PRIVÉE.

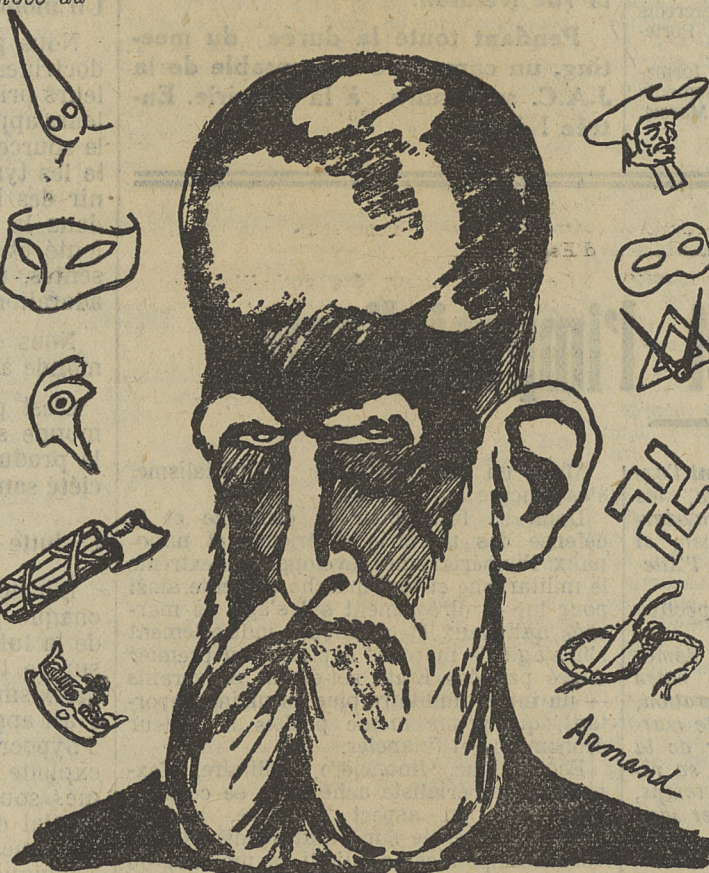
Au programme : « La Prise de Sietamo » (colonne Durruti).

Adhésion au club-cinéma 0 fr. 95 ; entrée pour le meeting : 0 fr. 95, donnant droit à assister à la projection du film.

LE COMITE.

GUEULES FASCISTES

CABANELLAS



PAIN DE SOLDAT

par Henry POULAILLE

Notre ami Henry Poulaille qui, comme chacun sait, a consacré une partie de son œuvre remarquable au syndicalisme d'avant-guerre, notamment en ces deux livres : le Pain quotidien et les Damnés de la Terre, tout remplis d'un intense esprit libertaire, a bien voulu réserver au Libertaire la primeur des bonnes feuilles de son prochain roman, Pain de soldat, qui paraîtra prochainement.

APPRENTIS-MORTS

C'avait été une descente vertigineuse sous des rafales d'obus, dans un terrain presque continuellement découvert ou dominé par les observatoires des lignes ennemies. Les artilleurs faisaient rage.

Le lieutenant Luchet se démenait comme un diable. Il était tout à tour en avant et retournait sur ses pas pour encourager ses hommes. Par instant il les arrêtait pour souffler. Il faisait une chaleur pénible, on se passait le mouchoir sur la figure où la sueur ruisselait, mais elle revenait aussitôt, vous piquant les yeux. L'air était secoué de déflagrations formidables... On courait dans la poussière et au milieu de la fumée des éclatements !

— Allez les gars... allez les gars ! C'était le lieutenant qui de la voix entraînait ses sections.

« On y sera bientôt ! » Magnex plié sous son sac avait l'impression de rouler plus qu'il ne courait.

— Ah ! les vaches ! Ah ! les vaches ! soufflait-il entre ses dents.

Il crut reconnaître Craonne à la poussière amassée dans la traversée d'une montée. Quelques pierres ça et là, dans un désert de traie pulvérisée et sale.

Les gradés faisaient passer :

— Cavalez... On est à découvert.

— Il y a des mitrailleuses qui font du tir indirect.

Et l'on continuait à courir. Cela dura une heure et demie. On arrivait devant une immensité nue aux crevasse resserrées.

— C'est le plateau...

Silence.

Il fallait suivre des boyaux pas assez profonds, marcher le corps penché, conserver l'arme à la main, faire cent détours ; à chaque coude de la tranchée, le canon du fusil s'enfonçait dans la paroi.

Quand la possibilité de marcher droit s'offrait, le sac tirait de tout son poids les hommes en arrière, douloureusement, comme pour signifier aux porteurs qu'ils ne devaient pas poursuivre. Mais ils continuaient pliant sous la fatalité qu'ils n'avaient pas su refuser.

Dans les tranchées, des fantassins équipés attendaient pour partir ou pour attaquer.

— On entendait le crépitements des fusils, le claquement des mitrailleuses.

— Ils attaquent ?

« Ils ? Qui ? nous ? eux ? »

Un homme de liaison vint vers le lieutenant.

— La troisième ?

— Oui.

— Alors tout droit et à gauche. Ec commandant vous demande...

— Appelez-moi Broyis...

— Faites passer « le lieutenant demande l'aspirant ».

— L'aspirant...

— Mon lieutenant, vous m'appellez...

— Oui, suivez l'homme de liaison. La section de l'adjudant se porte en avant, suivez l'homme de liaison tout droit et à gauche.

Vous monterez jusqu'ici avec la vôtre.

— Bien ! mon lieutenant.

— En avant et silence.

D'autres ordres venaient, mais pour ceux

qu'on relevait.

— Allons... le 6^e Bataillon...

— Vous êtes prêts ? Alors en route.

— Ah ! les veinards !

— Les salauds... une relève à 10 heures du matin ! On s'en rappellera ! Ça nous pétaut au cul, de tous les côtés.

— Taisez-vous.

— Alors, vous voulez rester là ?

— Non, non, non... on suit... Salut les gars.

— Ça a chié dur ?

— Ah ! oui. Attaques, contre-attaques et ça dure. Entendez-les... à la corne là-bas ils se bigorment à la grenade depuis tout le matin.

— Laissez-nous passer, nom de Dieu, on n'est déjà plus tant...

— Merde... on les rève en plein jour et l'gueule en encore, ces zoiseaux-là...

— Y a eu beaucoup de mouchés dans la relève, demandait un sous-lieutenant.

— Personne, mon lieutenant. Du moins chez moi, dit Julonnet.

— C'est de la veine... reprit l'officier. On pensait à vous...

— On voit tous se faire zigouiller. Pourvu qu'on ait autant de chance que vous...

— Je le souhaite, mon lieutenant.

— On marchait, s'accrochant à tous les pas à l'homme encombré comme nous qui venait en sens inverse.

Silence...

— Faites passer « silence ! »

Pour comble, des « pépères » débouchaient d'un boyau parallèle portant d'énormes caisses de grenades. Ils étaient suants, soufflants.

On les engueulait encore, les releveurs, les relevés.

Ils passaient écrasés de fatigue et de terreurs et ne disaient rien... Ils allaient jusqu'aux premières lignes. Et depuis le matin ils sillonnaient les boyaux à travers le risque et les insultes. Ceux qui ne revenaient pas étaient remplacés immédiatement.

— Ah ! allez, on n'est pas mieux que vous et ça vaut peut-être mieux de lancer les grenades que de les porter comme on le fait.

— C'est lourd ?

— Cinquante et quelques kilos.

— C'est moins les kilos que le mal qu'on a à porter ces putains de caisses...

— Les pauvres vieux, c'est vrai, on les engueule ! dit Chéroux.

— Ne vous dégoûtez pas ! demanda l'adjudant.

— Posez le sac si vous voulez, et c'est tout...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Attendez les ordres.

Les artilleurs rageusement se disputaient la maîtrise du champ. On entendait des avions qui se battaient au-dessus des lignes...

Des flocons blancs couraient après eux...

— C'est qui fait soif ?

— Et dire que le sergent, ce matin, voulait jeter la flotte !

Le sergent ne répondait rien. Il était parmi son escouade, prostré comme tous ses hommes, les jeunes, les vieux.

— Et ça se calme pas !

Un ordre arriva.

— Le lieutenant Luchet dit de consolider les positions.

— On nous foutra pas la paix cinq minutes !

Des ordres se suivaient.

— Désignez les guetteurs...

— Gardez la liaison à gauche et à droite.

— J'ai la dent ! dit Magnex, ça creuse les exercices comme ça.

— Tu peux toujours attendre la soupe aujourd'hui. Si on a pris le sac... c'est signe qu'on s'bombra...

— Et le pain ?

— De pain aussi, dit l'ancien.

— On n'en a presque plus...

— On mangera mieux demain... Peut-être...

— Peut-être ?

— Oui, peut-être !

— T'es pas rassurant, mon colon !

— Vaut mieux toujours penser le pire, énonça doctoralement l'ancien.

Magnex tirait son morceau de boule de sa musette.

— J'ai trop faim, dit-il, et ça m'occupera.

Vers la tombée de la nuit, Marodon arriva.

— Et Bauzetti ?

— Il est mort un peu avant que les brancardiers arrivent. Il a bu tout mon bidon.

Ça lui a peut-être fait du mal, mais pouvais-je faire autrement ? On était seuls tous les deux, moi, vivant, et sans rien, lui, mourant.

— Et ici ?

— Rien pour nous, mais ça se bagarrait dur devant nous un peu partout.

— Qu'est-ce qu'ils ont balancé comme obus par là-bas ! Ça a l'air de se calmer.

— Ça ne serait pas trop tôt.

— Ça a eu d'la casse ce matin ?

— Non, pas un blessé.

— Je vais voir Luchet, où est-il ?

— A droite.

Il se retourna et revint vers Magnex.

— Il m'a dit encore : « Ne rien dire ».

Alors n'écris pas... Le pauvre gosse ! Mais qu'est-ce qu'on y peut ?

**

La nuit tomba enfin. On pensait avoir quelque répit, mais un ordre fut donné :

— Portez-vous en avant...

— Et les sacs ?

— On peut laisser les sacs ?

— Non, emmenez-les.

— Et silence... ne réveillez pas les Fridolins, ils ont été assez emmerdants aujourd'hui.

— Montez par le parapet, mais baissez-vous et gardez le silence.

Ils firent quelque cent mètres dans le bled, se tordant les pieds dans les trous d'obus, arrivèrent à la seconde ligne tout arrachée. L'arme en main, des fantassins étaient en attente.

— La relève ?

— Non les gars, on va devant.

— Ah ! lala ! On nous avait promis. On n'a rien eu à céder aujourd'hui...

— Pas de bruit...

— Passez par ici...

— Par ici.

— Halte...

— C'est ici...

(A suivre.)

Le Coin des Jeunes

Pour l'organisation de la jeunesse anarchiste-communiste

Lorsqu'il y a quelques années, nous avons constitué, à Paris un groupe de J. A. C. nous nous trouvions, aux réunions, une dizaine de camarades avec beaucoup plus de bonne volonté que de moyens d'action.

Nous avons cependant lutté de toutes nos forces. Les événements ont passé confirmant toujours la conception anti-étatique du socialisme.

Dans tout le pays, l'Union anarchiste a vu les prolétaires déçus par l'inaction ou la trahison de leurs chefs de partis venir grossir ses rangs. Les groupes se sont grossis d'adhésions quotidiennes et il n'est pas exagéré de dire que la majorité du prolétariat français, placée devant l'exemple espagnol, considère l'U. A. comme le grand parti révolutionnaire de demain.

La J. A. C. a vu, elle aussi, son rayonnement sur les masses travailleuses s'intensifier rapidement. Elle aussi a recruté. Placée devant de nouvelles circonstances, il nous faut examiner sérieusement l'organisation J. A. C. sur le plan national.

De tous les coins de province, des lettres nous parviennent. Des groupes se forment. Ceux qui sont constitués se développent à la cadence accélérée.

Dans certaines localités des sections dissidentes des partis ouvriers ont donné leur adhésion à la Fédération nationale des Jeunes-anarchistes-communistes.

Beaucoup de camarades, en nous écrivant, demandent les conditions d'adhésion. C'est pourquoi nous avons décidé de donner, dans ce numéro, les éclaircissements nécessaires sur la structure de notre organisation.

Déterminé par sa conception doctrinale, le fonctionnement de la J. A. C. est entièrement basé sur le fédéralisme et la démocratie ouvrière.

Toutes les directives partent de la base, des groupes, des militants, qui déterminent eux-mêmes, en assemblées et en congrès la ligne politique de l'organisation.

Le principe de la démocratie ouvrière, si peu en vigueur dans les partis marxistes, est à la base de la doctrine anarchiste et doit jouer pleinement dans notre organisation.

Aucune position, aucune décision n'est prise sans que toutes les thèses aient été étudiées par l'ensemble des camarades.

Les groupes locaux se fédèrent dans une Union régionale adhérente à la Fédération nationale des Jeunes-anarchistes-communistes.

Il n'existe ni carte, ni insigne de la J. A. C.

Adhérent au même titre qu'une fédération locale ou une fédération étrangère à l'Union anarchiste, la fédération des J.A.C.

délivre à ses membres la carte et l'insigne de l'organisation centrale (U. A.).

Au même titre également, que les groupes de l'organisation adulte, les groupes J. A. C. versent à l'U. A. la cotisation de 1 franc par mois et par adhérent décidée au dernier congrès de l'U. A.

La même cotisation est versée par les groupes J. A. C. à la fédération des jeunes pour la propagande générale.

Le groupe détermine lui-même en assemblée générale la cotisation de ses membres.

Un congrès de la fédération J. A. C. se tiendra bientôt qui aura à réviser ou à sanctionner ces points.

La propagande sur le plan national, régional et local y sera étudiée sérieusement. Nous en reparlerons.

Pour le succès de ce congrès où tous les groupes apporteront leur point de vue, pour le triomphe du socialisme anti-étatique, pour la Révolution prolétarienne, faisons de la J. A. C. une organisation puissante.

Jeunes travailleurs, la J. A. C. est votre organisation de classe, faites votre adhésion, formez des groupes J. A. C. Mettez-vous en relations avec le secrétariat qui vous aidera dans votre propagande.

Ramenons à la lutte de classe, nos jeunes camarades ouvriers qu'on veut entraîner à la guerre et au fascisme. Amenons la jeunesse ouvrière à la seule lutte qu'elle ait à mener : la lutte anti-capitaliste.

Vive la J. A. C.

Le secrétaire : Ringear.

J. A. C.

XI^e et XII^e. — Le groupe J. A. C. se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30, 79, faubourg Saint-Antoine.

XV^e. — Réunion du groupe J. A. C. tous les mercredis, salle Lagneau, 73, rue Mademoiselle.

XIX^e. — Réunion de la Jeunesse anarchiste tous les jeudis à 9 heures précises, 182, rue de Crimée. Réunion du groupe adulte à 9 heures, même adresse.

XX^e. — Réunion du groupe J. A. C. tous les vendredis au « Libertaire », 23, rue Piat. Attention au changement d'adresse dans le prochain communiqué.

Groupe d'Etudiants Libéraux (G. E. L.). — Le G. E. L. groupe d'Etudiants et de Lycéens de la J. A. C. est constitué. Les réunions auront habituellement lieu au local de « Que faire », 15, rue du Petit-Pont, tous les vendredis, à 21 heures.

Colombes. — Le groupe J. A. C. se réunira cette semaine avec le groupe U. A.

Courbevoie. — Les camarades désireux de former un groupe J. A. C. sont priés de se mettre en rapport avec Daurat au « Libertaire ».

Banlieue Sud. — Réunion tous les mercredis à 21 heures au « Petit Buffalo » à la Porte-d'Orléans.

Pré Saint-Gervais. — Un groupe est en formation. Adresser les demandes de renseignements et les adhésions au camarade Funk Marcel, 2, place Séverine, Pré Saint-Gervais.

Lyon. — Tous les jeunes désirant voir se monter une « Tribune rhodanienne des jeunes anarchistes » sont priés de se mettre en rapport avec Maurice Casbron, qui tient de la mière au point. Ecrire à Maurice Casbron, chez M. Perron, 19, rue de la Poste, Villeurbanne (Rhône).

Toulon. — Jeunesse Libre. — Le groupe se réunit tous les samedis à 20 h. 30, au siège, 14, rue Nicolas-Langier (2^e étage). Causeries éducatives. Permanence tous les dimanches, de 10 à 12 heures, on y trouve notre journal « Le Libertaire » et notre presse. Une bibliothèque est à la disposition de tous les camarades et des sympathisants.

Les camarades des groupes J. A. C. de Paris et de banlieue sont priés d'envoyer leurs communications à Ringear, au « Libertaire ».

Matériel de propagande à la disposition des groupes :

Programme d'action de la J. A. C., le cent :

35 francs.

Papillons antimilitaristes, le cent : 2 fr. 50.

Insigne défense des Camarades Espagnols « Soldats jamais, miliciens, oui », le cent :

25 francs.

Tout à la fois les deux ans et Révolution d'abord, gratuitement à la disposition de tous les camarades.

Notre affiche : A bas la légalité bourgeoise est à la disposition des groupes.

La pièce : 0 fr. 40. Les dix : 3 fr. 50 ; le cent, 33 fr. Adresser les commandes à Ringear, au « Libertaire ».

Ivry. — Les camarades désireux de former un groupe sont priés de se mettre en rapport avec Rissal, au « Libertaire ».

Etudiants Libéraux G. E. L. — Ce soir, vendredi, pas de réunion, tous à la réunion du Vél d'Hiv'. Vendredi prochain, réunion avec conférence du camarade L. Daurat. Un communiqué passera dans le « Lib ».

Le programme d'action de la Jeunesse anarchiste-communiste est à la disposition des groupes et de tous les camarades.

Prix : 0 fr. 50. Pour les groupes : 0 fr. 35.

UNION DES JEUNESSES PACIFISTES DE FRANCE

Houilles. — Le mercredi 28 octobre 1936, à 21 heures, à la salle municipale de Houilles, rue des Ecoles, les camarades :

Ch. LAISANT, M. LAISANT, et MONY traiteront le sujet : **L'ARMÉE EST-ELLE OU NON UNE PROTECTION NATIONALE ?**

MEETING DU VEL' D'HIV'

Appel à tous les Jeunes pour le service d'ordre. Responsable : Coudry. Vente du Libertaire et des brochures, responsable : Daurat.

Rendez-vous à 7 h. 30, entrée de la rue Nélaton.

Pendant toute la durée du meeting, un camarade responsable de la J.A.C. se tiendra à la librairie. Entrée Nélaton.

Pourquoi nous sommes anarchistes

Voici que sur cette vieille terre d'Europe un spectre nouveau s'est dressé que l'on croyait écrasé pour jamais. Le prolétariat latin avait désappris l'anarchisme. Sur un sixième de la terre le marxisme scientifique règne en maître. Dans le reste du monde la lutte prolétarienne se plaçait elle aussi sous l'étoile du marxisme. Mais voici que la plus affreuse déchéance a saisi le monde ouvrier. L'Etat soviétique portait en lui le virus de sa dégénérescence et de sa mort. Et partout les causes de mort dans le triomphe se répètent en cause de faiblesse dans l'action. Si l'Etat soviétique est condamné, si les partis marxistes capitulent, c'est que la forme étatique est en elle-même une preuve d'impuissance et une cause de mort. Quiconque use de l'Etat ou travaille pour l'Etat se fera tôt ou tard le fossoyeur du mouvement ouvrier.

Les ouvriers français ont appris pour la plupart avec stupeur l'existence d'une organisation espagnole groupant plus d'un million et demi d'ouvriers. Ils ont découvert une forme d'organisation strictement fédéraliste transmettant au sommet les volontés de la base, douée d'un mécanisme simple et rapide, contrôlé par tous et agissant pour tous. Ils ont appris que ce grand corps possédait dans chaque rue, dans chaque usine, dans chaque village ses ramifications sensibles. Que des hommes d'une vaillance sans égale animaient cette matière d'une ardeur révolutionnaire toujours prête. Que cette organisation avait été représentée longtemps comme un ramassis de brigands, de profiteurs, de saboteurs. Et devant la réaction capitaliste ces brigands tombent sur les barricades pour un idéal fraternel, ces profiteurs sont les premiers au combat, ces voleurs extirpent de la société l'idée et la raison même du vol, ces saboteurs organisent en trois mois un réseau serré de « self government » ouvrier.

Ces hommes sont des anarchistes, leur principe est la liberté, leur cadre est le fédéralisme et leur doctrine le socialisme antiétatique dévolu par Bakounine à la première internationale.

Anarchistes français, notre doctrine est celle de nos frères espagnols. Un monde à la mesure des hommes.

Nous prétendons comme eux que les doctrines d'autorité sont néfastes dans leurs principes puisqu'elles le sont dans leurs applications. Que le centralisme est la source de toutes les erreurs et de toutes les tyrannies. Que la science de réunir des hommes pour la coopération et dans la paix ne sortira que d'une volonté et d'une conscience toujours présentes, non d'un principe figé par une adoration perpétuelle.

Nous sommes les constructeurs d'un monde à la mesure des hommes.

C'est pourquoi nous professons le monde sans dieu, l'homme sans tyran, le producteur sans contrainte et la société sans Etat.

La lutte des classes

L'histoire apporte une justification chaque jour plus éclatante à la théorie de la lutte des classes. Ce n'est donc pas sur ce terrain que nous attaquerons le marxisme. La bourgeoisie elle-même qui avait appris une conduite et un langage d'hypocrisie à l'usage de la classe qu'elle exploite, abandonne peu à peu les formes sournoises de son exploitation. Le capital dicte en maître des lois qui n'émanent plus de la « justice » ou de la « logique » ou de « l'ordre », mais de la volonté patronale elle-même. Le patron apprend à se manifester en tant que classe et jette au panier la vieille défroque de sentimentalité démocratique. Le prolétariat, de son côté, abandonne peu à peu les fantaisies libérales pour la lutte ouverte. Il se plonge dans sa misère comme dans une force. Il comprend que les lois économiques le compriment de toutes parts, qu'il n'est pas un « citoyen » ni un « collaborateur », ni un « frère » de son patron, mais l'appendice de la machine et l'outil du capital.

Il comprend à quelle déchéance est parvenue la bourgeoisie qui « ne peut plus assurer à son esclave même une existence compatible avec son esclavage, parce qu'elle est obligée de le laisser déchoir au point de devoir le nourrir au lieu de se faire nourrir par lui ».

La loi d'airain du salaire est brisée par la rapacité bourgeoise et la déchéance du capital. Les moyens de production sont détruits, la force travail inutilisable, dépréciée comme une marchandise, les hommes parqués dans leur misère ne sont plus que des instruments sans usage : n'assurant plus de profit, ni consommateurs ni producteurs, misérable boulet que traîne dans sa marche le capital. L'ouvrier comprend que son esclavage lui forge l'outil de son émancipation. Quoi qu'il fasse il se cogne sans cesse aux murs de sa misère. Il n'y a qu'un plus d'autre issue que la révolution.

Toutes les raisons qui permettent à un homme de vivre, le capital les arrache à l'ouvrier. Où passe le capital, il n'y a plus de patrie, de morale, de famille, de propriété, de liberté, d'amour, de foi, de raison. Il n'y a plus qu'un dur marché conclu sous la menace de la faim où l'ouvrier trouve peu à peu la force nécessaire à sa destination historique.

Les anarchistes dans l'action ouvrière

Les révolutionnaires n'ont pas à démanteler la forteresse du capital. Socialistes bourgeois et démocrates peuvent avoir intérêt à occuper les sommets, le prolétariat ne peut que niveler le monde à la base. La conquête du pouvoir politique ne précède pas la révolution économique, elle la suit. Elle en est la conséquence immédiate.

Par la lutte quotidienne, par l'organisation des exploités, par l'éducation révolutionnaire, par la solidarité ouvrière, les révolutionnaires font avancer à petits pas l'échéance du socialisme. Les revendications ouvrières prennent l'allure révolutionnaire pour peu que le prolétariat n'abandonne pas la confiance en soi-même.

La volonté d'émancipation retranche peu à peu le prolétariat des combinaisons politiques. L'unanimité ouvrière exclut les compromis, les tactiques divergentes, les alliances honteuses, autant que l'imbécille sectarisme.

La condition essentielle de la victoire est que le prolétariat soit un bloc. La division ouvrière assure la durée de la bourgeoisie. L'aristocratie révolutionnaire oublie parfois cette condition de la lutte de classe. L'action des minorités est un stimulant à l'inertie, un principe de vie, mais non la vie elle-même. La place des révolutionnaires est avec les masses, dans les organisations syndicales. Le rôle des révolutionnaires est de créer dans ces masses un double courant d'action et d'unanimité.

Le syndicalisme est maintenant plus que jamais imprégné des survivances bourgeoises. La lutte de classes n'encadre pas strictement son action. Ce n'est pas au révolutionnaire de s'en étonner. La bourgeoisie ne mourra pas d'un seul coup.

Les barrières de classe s'ouvriront, frémissement pour accueillir chez nous des vestiges de la bourgeoisie. Le capital pousse vers le prolétariat les déchets de son balayage historique.

L'organisation du travail les accueille. L'action et les révolutionnaires les éduquent. Les anarchistes, qui prétendent reconstruire demain le monde et s'y préparer ne doivent pas juger indignes de reclasser aujourd'hui quelques idées-forces dans les cerveaux ouvriers.

La lutte contre l'Etat

L'Etat doit disparaître. Le prolétariat ne se sert pas de l'Etat, il le brise.

La révolte ouvrière ne se propose pas de remanier le droit bourgeois. Elle a pour but d'écraser la bourgeoisie, de lui faire des conditions telles que, jamais, elle ne pourra lever la tête, n'existant plus.

Une chose est l'écrasement et une chose la dictature. Celle-ci n'est pas tant condamnable par son principe que par son application. Si nous substituons demain le tribunal populaire à la magistrature, la milice à l'armée, le contrôle ouvrier à la primauté du patron, la propriété collective à la propriété privée, si nous instaurons une loi ouvrière qui punisse et traque comme le vol la détention des richesses qui sont à tous, il n'y aura plus d'Etat, il n'y aura pas dictature, mais écrasement.

Nous ne voyons pas la révolution comme un « élargissement de la démocratie », une limitation des antagonismes sociaux, la haute main de l'Etat sur l'économie, mais comme une volonté du producteur s'affirmant non pas comme classe supérieure ou égale aux autres, mais en tant que classe unique.

L'usage faisant place à la raison, la haine à l'union, la foi à la critique, l'esclavage à la liberté, l'acceptation aveugle à la démocratie la plus large et par-dessus tout l'exploitation de l'homme par l'homme à la communauté d'intérêts, l'Etat ni la dictature n'auront plus lieu d'exister.

Reintroduire l'Etat dans la Société socialiste, c'est vouer à la dégénérescence et à la mort, les plus nobles conquêtes de la révolution.

Tel est le message que l'anarchisme apporte au monde ouvrier.

LUC DAURAT.

Au restaurant coopératif La Solidarité

Malgré la crise économique que nous traversons actuellement, le restaurant coopératif « La Solidarité », 15, rue de Meaux, à Paris (10^e), vient de faire le revêtement de sa salle. Cette transformation fera plaisir aux syndiqués et coopérateurs qui voudraient assister à un développement plus grand des coopératives, puisant le levier de l'émancipation des travailleurs.

Nous demandons aux camarades qui sont obligés de prendre leurs repas au dehors de bien vouloir venir se rendre compte par eux-mêmes.

Ils y trouveront une nourriture saine et abordable à des prix défiant toute concurrence. Si la coopérative vend si bon marché c'est qu'elle ne donne pas de ristourne aux socialistes.

Camarade, en faisant vivre les coopératives, tu aides à ton émancipation, car la coopérative n'est pas comme le commerce une entreprise individuelle, elle est une œuvre collective.

Le Gérant : Georges GIRARDIN.

Imprimerie Centrale du Croissant, 12, rue du Croissant, Paris-X.

Voir clair pour aider nos frères d'Espagne

La révolution espagnole et l'impérialisme

(Suite de la première page)

Inutile également de rappeler que ces deux sortes de rapports, avec les contradictions innombrables qu'ils impliquent et les manœuvres de toute sorte qu'ils engendrent, se mêlent inextricablement dans la réalité vivante, et que nous ne les dissociions que pour la commodité de notre exposé.

Nous n'ignorons pas, certes, ce qu'une telle méthode peut comporter d'arbitraire, mais traiter de la sorte le problème posé par les événements d'Espagne à la conscience révolutionnaire présente en tout cas un énorme avantage : celui de se placer dans la réalité en faisant justice dès l'abord, du mensonge capital dont le national-communisme de Staline et le fascisme de Hitler et de Mussolini empoisonnent — de concert avec les social-patriotes des démocraties impérialistes — la lutte de classe en Europe.

Trempe du sang de dix millions d'hommes, le mythe inextinguible de la dénonciation duquel Lénine tira l'essentiel de son action entre 1914 et 1918, étouffé ou égare à nouveau la lutte des exploités d'Europe contre leurs exploiters, induit les révolutionnaires espagnols à des illusions funestes et paralyse l'aide prolétarienne à la révolution espagnole.

C'est celui qui, ressuscité il y a deux ans, à Genève, par Litvinov et Barthou, consiste à ramener en toute occasion la lutte de classe et les antagonismes impérialistes à un soi-disant conflit entre Etats dits démocratiques et Etats dits autoritaires, parés de toutes les vertus et stigmatisés de tous les vices ; et qui, en ce qui concerne la tragédie ibérique, présente la tyrannie dite soviétique et les démocraties impérialistes comme susceptibles d'apporter aux combattants espagnols (en lutte pour l'expatriation des expropriés) une aide « légale » et fraternelle qui soit une garantie de paix en Europe.

Abordant maintenant le fond du problème, nous allons voir en effet, qu'en faisant rentrer les événements d'Espagne dans la fiction bourgeoise dont Staline etc., Hitler s'efforcent de couvrir le conflit impérialiste classique qui les oppose, qu'en déduisant de cette fiction renouvelée de 1914 une prétendue technique d'entraide à la révolution ou à la contre-révolution espagnole stalinienne etc., hitlérienne, comme les socialistes, les syndicalistes etc., les réactionnaires qui les suivent, châtiant à qui mieux mieux l'aide prolétarienne à la révolution espagnole et ne tendent qu'à détourner cette révolution de ses fins sociales en la précipitant — elle et tous les exploités d'Europe — dans une guerre impérialiste généralisée.

On pouvait récemment lire dans le *Peuple* un article de Stoltz qui disait notamment :

Une question d'immense importance se pose : qui aidera l'Espagne dans sa restauration ? Les pays de démocratie : France, Grande-Bretagne, Belgique, Pays-Bas, etc.

qui fournissent les rails permettant l'extension de son réseau ferroviaire, les charnières et les moteurs servant à la modernisation de son agriculture, ou bien, si Franco triomphe, l'Italie fasciste et l'Allemagne hitlérienne ?

L'Espagne offre à l'Europe la perspective d'un nouveau marché.

Si nous voulons, nous les pays démocratiques, avec notre industrie et notre prolétariat, participer à cette restauration, si nous voulons nous assurer un vaste marché nouveau, si nous voulons jouir de la gratitude d'un peuple en lutte pour sa renaissance, il est temps, grandement temps, de nous porter à ses côtés, d'examiner sans autre retard les preuves qui ont été apportées de la cynique violation de la non-intervention et d'en tirer courageusement toutes les conséquences.

Si nous citons aussi longuement ce texte qu'eût pu signer, tel quel, le Comité des Forges, ou (en n'y modifiant que les noms de pays et le mot « démocratiques ») n'importe quel journaliste hitlérien et mussolinien, si nous citons cette profession de foi impérialiste qu'un syndicaliste révolutionnaire ne peut lire sans honte dans le quotidien de la C.G.T., c'est parce qu'elle déchire la voile idéologique sous laquelle se débat et, peut-être, agonise la révolution espagnole et à l'abri duquel l'impérialisme machine un nouveau massacre.

Une réalité crue tombe ainsi sous les yeux du révolutionnaire angoissé et, de proche en proche, s'éclaire jusqu'à ce qu'un tableau hideux sorte de l'ombre.

Dans une Europe où la dégénérescence bureaucratique et policière de l'Etat russe ainsi que les triomphes fascistes avaient mis la révolution en sommeil, la guerre sociale d'Espagne apparaît dès l'abord comme un phénomène profondément hétérogène.

Cette manifestation aiguë, mais strictement limitée dans l'espace, de la lutte de classe, se présentait en soi aux impérialismes européens — qu'ils fussent démocratiques ou autoritaires — d'identique manière, comme le bouleversement d'un marché extérieur relativement peu industrialisé, affectant immédiatement les intérêts et les positions impérialistes que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et la Russie (sans parler des Etats-Unis ni des puissances secondaires) avaient à sauvegarder ou à conquérir en Espagne.

De la complexité et de la disproportion de ces intérêts et de ces positions naissait ainsi, dans le comportement de ces Etats vis à vis de la guerre sociale espagnole, un premier cycle de contradictions que nous allons nous efforcer de tirer au clair.

Pour le capitalisme impérialiste privé ou d'Etat un marché c'est, d'abord et essentiellement, un champ d'expansion économique et financière : des débouchés commerciaux et un réservoir de richesses naturelles, enfin un champ d'investissement rémunérateur pour des capitaux.

Mais un marché, pour l'impérialisme, c'est encore autre chose.

Dans sa lutte pour la conquête et la défense des marchés extérieurs et nationaux l'impérialisme développe à l'extrême le militarisme et tout marché présente ainsi pour lui — directement s'il s'agit de marchés nationaux et coloniaux, indirectement s'il s'agit de marchés exploités au premier degré par des Etats soi-disant souverains — un intérêt militaire plus ou moins important, qui prime même parfois le facteur économique et financier.

Economique, financière, militaire, l'expansion impérialiste achève de se caractériser par un aspect politique, réaliste (influence exercée sur l'Etat soi-disant souverain auquel est assujéti le marché) ou professionnel (influence exercée sur les diverses couches de l'opinion), souvent secondaire, mais propre en certains cas à jouer un rôle important.

Si nous examinons à l'aide de ces notions les réactions immédiates des principaux impérialismes européens vis à vis de la révolution espagnole, nous remarquons que, au point de vue économique et financier, aucun d'entre eux n'avait intérêt à favoriser une révolution qui, malgré les apparences juridiques (un gouvernement démocratique « légitime ») en lutte contre une rébellion militaire) tendait d'emblée bien au-delà de la démocratie bourgeoise et menaçait leurs intérêts acquis ou à acquérir en Espagne.

Pour l'Allemagne et l'Italie fascistes cela allait de soi. Pour l'Angleterre et la France démocratiques, les choses, quoique revenant finalement au même, étaient plus compliquées.

Jouissant sur le marché espagnol de positions économiques et financières beaucoup plus importantes que les positions allemandes et italiennes, les impérialismes anglais et français eussent eu, en effet, intérêt à épouser la cause du gouvernement de Madrid qui leur assurait la conservation et leur garantissait leur prépondérance dans l'exploitation ultérieure de l'Espagne. Mais l'emprise fatale du prolétariat révolutionnaire espagnol sur ce Gouvernement « démocratique », contraint à la lutte armée, les en détourna et les incita à penser, tout comme Hitler et Mussolini, que le général Franco avait du bon.

Au point de vue militaire, par contre, les réactions impérialistes vis à vis de la guerre sociale espagnole divergeaient absolument. Alors que, à ce point de vue, la France et l'Angleterre avaient tout intérêt à la défaite des généraux qui eût éloigné toute menace de la frontière pyrénéenne et laissé intacte l'indispensable primauté stratégique anglo-française en Méditerranée occidentale (route des Indes et du Cap, Afrique du Nord), l'Allemagne et l'Italie avaient tout à attendre d'une victoire rebelle qui leur eût permis de battre en brèche ces positions stratégiques d'intérêt général.

(à suivre)

JEAN BERNIER.

VOIX DE PROVINCE

ALGER

Appel aux lecteurs anarchistes ou sympathisants du « Libertaire » en Afrique du Nord

Le moment est propice actuellement de faire la propagande nécessaire à la diffusion de notre idéal anarchiste. Et, cependant, rien ne bouge; les camarades anarchistes de l'Afrique du Nord dorment.

Cependant, il y a un travail considérable à accomplir dans ce pays où le fascisme tente de s'implanter. Nous devons prendre nos responsabilités dans la partie qui va se jouer ces jours prochains. Ne restez pas inactifs, rendez-vous aux groupes, employez-vous à diffuser nos journaux, faites réparer le Flambeau, organe mensuel anarchiste de l'Afrique du Nord.

A l'heure où nos camarades anarchistes espagnols de la C.N.T. et de la F.A.I. luttent avec acharnement, pour la réalisation proche de nos doctrines, il faut, nous aussi être à la hauteur de la tâche qui nous attend, demain. A l'heure où les fascistes défient le Front Populaire, s'organisent, s'arment, provoquent, préparent l'assassinat des nôtres, il est dangereux, même criminel de rester isolés, enfermés dans notre tour d'ivoire.

L'heure n'est plus aux discussions théoriques, métaphysiques. L'heure est à l'action. Nous devons lutter pour le triomphe de nos idées.

SAINT-ETIENNE

Comité Anarcho-Syndicaliste

Hardi les gars, ça démarre !

Formé fin juillet, le comité composé au début de quelques copains, a donné, samedi 17 courant, le compte rendu de son activité. Prés de 60 camarades étaient présents.

Près de 16.000 francs, récupérés par liste de souscription ou versements hebdomadaires de 10 francs que se sont imposés volontairement les camarades.

10.000 francs ont été utilisés au profit exclusif des milices antifascistes d'Espagne.

LYON

Huit meetings dans la région, par notre ami Paul Lapeyre et un camarade Espagnol, une soirée artistique, des tracts distribués, des journaux et des brochures vendus en quantité, voilà notre action.

Pour faire mieux encore nous demandons à tous les camarades et sympathisants de nous donner la main et tous ensemble nous œuvrons à la défense de la révolution espagnole en préparant également la nôtre.

Projets : Préparation d'une autre tournée de meetings, création d'un groupe artistique, recherche d'un local, etc.

Nous rappelons aux camarades qu'une permanence pour réception des effets et produits pharmaceutiques destinés à nos copains d'Espagne, fonctionne tous les soirs, Salle de la Bourse du travail, de 18 h. 30 à 19 h. 30.

SAINT-HENRI

Grand meeting

en faveur de la Révolution espagnole

C'est devant une salle comble que s'est déroulé le grand meeting organisé par le groupe anarchiste de Saint-Henri (U. A.) et les jeunes syndicalistes révolutionnaires (C.G.T.S.R.) pour apporter une solidarité totale au vaillant peuple espagnol.

La séance est ouverte sous la présidence de toutes les victimes tombées pour la liberté. Le camarade Couissinier du groupe anarchiste apporte son salut fraternel et solidaire ainsi que celui des organisations représentées à nos amis de la C.N.T.-F.A.I. Il retrace l'action du groupe anarchiste, et dénonce les mensongères informations de toute une presse pourrie, sur l'héroïque lutte soutenue par les anarchistes en Espagne.

Ensuite, notre ami Lapeyre, retrace la foi ardente du peuple travailleur luttant pour la révolution sociale, il démontre que le courage, la foi, ne suffisent plus à ce jour en présence du ravaillement actif et continu assuré aux armées mercenaires par le fascisme international, et Lapeyre s'élève en demandant que cesse immédiatement de toute sorte le vaillant peuple espagnol. Il termine son exposé par un appel vibrant au peuple français pour apporter sa solidarité morale et matérielle.

Antona, délégué de la C. N. T. et de la F.A.I., apporte à l'auditoire vibrant et attentif le fraternel salut des luttateurs pour la liberté et le bien-être intégral des peuples, puis expose la situation, telle qu'elle se déroule dans son pays, indique qu'au nom de la C.N.T., de la F.A.I. et du peuple d'Espagne, il ne vient pas ici implorer du gouvernement de Front Populaire son intervention dans la lutte engagée, mais dire toute la vérité et rien que la vérité, prévenir le peuple de France du danger qui me-

nace le monde du travail si l'immense fascisme arrive à ses fins, et demande que la solidarité totale s'affirme dans une seule union de tous les travailleurs.

Avant la levée de séance, l'ordre du jour par une vibrante acclamation a été approuvé.

Comité Anarcho-Syndicaliste pour la défense de l'Espagne

Le Comité organise, dans la région, une tournée de propagande, avec le concours d'orateurs locaux et espagnols. Les camarades des villes ci-dessous, susceptibles d'organiser des meetings dans leur localité sont priés de se mettre tout de suite en rapport avec le Comité, boîte 56, Bourse du Travail, Lyon.

Grenoble, Romans, Villefranche-sur-Saône, Mâcon, Bourg, Saint-Rambert-en-Bugey, Tenay, Pont-de-Cheruy, Bourgoin, La Tour-du-Pin, Thizy.

Pour le Comité, le secrétaire :

LORAU.

Fédération Communiste Libertaire du Var

La Fédération Communiste-Libertaire du Var, porte à la connaissance de tous les camarades anarchistes - anarcho-syndicalistes - syndicalistes, organisés ou non organisés, ainsi qu'à tous ceux qui pourraient être intéressés par le sujet traité, qu'elle organise pour cet hiver, une série de Conférences sur :

La transformation sociale vue par les anarchistes

C'est le dimanche, 25 octobre, à 10 heures du matin, dans la salle de l'Athénée Libertaire, bar du Petit Poncelet, boulevard Dugommier, qu'aura lieu l'Assemblée générale de la F. A. P. Ordre du jour :

1° Formation de la Fédération Anarchiste des Bouches-du-Rhône ;
2° Divers.

PARIS-BANLIEUE

DANS LE 17°

Brutalités policières à l'occasion de l'alerte de défense passive

A l'issue de la répugnante comédie de vendredi une centaine de personnes appartenant pour la plupart à la gauche révolutionnaire du parti socialiste, se tenaient au carrefour Marcadet-Balagny, s'entretenant de l'arrestation de plusieurs camarades au cours de l'alerte, des dangers de guerre, de l'insécurité technique des manœuvres et du but réel de préparation guerrière des esprits poursuivis par leurs organisateurs : des communistes s'étaient mêlés à la discussion, leur patriotisme effusé et leur foi stalinienne n'en purent tant oûir, et ils se hâtèrent d'appeler police-secours. Sur ce, une partie des socialistes entra au café Duclot, 70, avenue de Saint-Ouen, tandis que le reste du rassemblement se dispersait, hormis toutefois certains « nacos », lesquels désiraient perpétrer leur acte de mouchardage.

Un instant plus tard un car de police stoppa et les agents envahirent le café, par deux portes à la fois, les consommateurs étaient frappés avec violence et jetés dehors, les vitres de l'entrée brisées, une femme qui s'accrochait à son mari, arrêté, était odieusement brutalisée, et six socialistes emmenés au poste, menottes aux mains, cependant que les « nacos » enthousiasmés, applaudissaient, criaient aux agents : « Bravo ! bravo, bourrez-les ! » L'inspecteur principal Raynaud et les gardiens 3119, 4010, 4839, 7652 se distinguèrent en cette affaire par leur sauvagerie.

Tel fut le véritable aspect de cet épisode de répression policière dont le « Populaire » donna le lendemain un compte rendu lenifié et pechant par omissions.

Pour être complet, ajoutons qu'à des camarades criant : « A bas la guerre ! » avenue de Clichy, les communistes répondaient par l'imbécillité rituelle : « N'écoutez pas les provocateurs croix de feu ! »

Le P. C. est bien, constatons-le une fois encore - la plus merveilleuse machine à détruire les corvées et pourrir les cours qui soit. Par ailleurs, le citoyen Salengro n'a guère le contrôle de la police ; ou alors... le désir le démangeait-il de marcher sur les traces sanglantes de Noske, le socialiste, tueur d'ouvriers ?

DANS LE XX°

La réunion annoncée dans le Libertaire du 9 octobre a groupé dans le 20° la majorité des militants de l'Union Anarchiste avec quelques nouveaux camarades. Ils ont suivi avec beaucoup d'attention la causerie faite par notre

camarade Nicolas sur le communisme libertaire.

Cette première réunion a permis de préciser à nos camarades ce qu'il leur fallait faire en vue des relations fraternelles qui vont se resserrer chaque jour davantage entre eux et les ouvriers socialistes et communistes fortement impressionnés par les événements qui se déroulent en Espagne et ils suivent passionnément l'organisation du mouvement révolutionnaire qui se développe sous la direction des militants de la F. A. I. et de la C. N. T.

La prochaine réunion du groupe du 20° aura lieu le jeudi 29 octobre.

COLOMBES

Impuissance !

Les fascistes, qui sont en nombre assez important à Colombes, avaient organisé une réunion le 15 octobre, à l'Oasis.

Des précautions avaient été prises. De longue date nous n'avons vu à Colombes un tel déplacement de forces : gardes mobiles, agents, bien près d'un mille et masses partout.

Les quelques deux mille ouvriers qui avaient répondu à l'appel (les camarades anarchistes aussi) ne purent approcher du lieu de réunion des fascistes, même pas à moins de 300 mètres...

On ne les avait pas convoqués pour manifester dans la rue... mais dans deux salles pour écouter la bonne parole et apprendre ce qu'est l'Ordre Républicain de notre gouvernement Front Populaire.

Le maire et les militants responsables leur firent comprendre, que dans l'ordre républicain il ne pouvait y avoir d'incidents...

Camarades socialistes ne voyez-vous pas la capitulation lente de vos militants qui ont les mains liées parce qu'ils sont au gouvernement.

Camarades communistes qui avez voulu le Front Populaire au pouvoir, ce fait de l'autre semaine ne vous donne-t-il pas à réfléchir sur les possibilités d'action de ce gouvernement (du peuple ?)

N'avions-nous pas raison il y a quelques mois aux élections législatives de dire que le gouvernement est toujours et sera toujours l'instrument du capitalisme et il doit obéir à ses ordres.

Il est encore temps de prendre des mesures et envisager les remèdes et ici nous nous adressons aux militants de toutes les organisations de Colombes.

Nous pouvons bien faire tous pour l'action antifasciste.

Si nous n'étions convenus les camarades anarchistes ne seront pas les derniers à donner un coup de main.

Le Groupe de Colombes.

CLICHY

Le meeting pour l'Espagne

Le jeudi 15 oct., le Comité Anarcho-Syndicaliste organisait un meeting en faveur de nos camarades espagnols. 100 personnes environ répondirent à notre appel. C'est sous le nom d'Emile Cottin que fut placée la présidence de ce meeting qui, lui, vient de mourir, les armes à la main pour défendre sa liberté et la nôtre aussi. Tour à tour, nos camarades Couanault, Dimanche et Boudoux, de la C.G.T.S.R., et Coudry et Frémont pour l'U.A., firent l'exposé des événements qui se déroulent là-bas, en Espagne, et l'appel que font nos frères de la C. N.T. et de la F.A.I. pour leur envoyer des armes, mais aussi la vie malheureuse et douloureuse jusqu'à ce jour, de notre camarade Emile Cottin. L'auditoire fut touché, il le fit voir par sa sympathie et les applaudissements qu'il ne ménagea pas aux orateurs, ainsi qu'au camarade Clavel, qui fit passer une liste de souscription du Comité A.S. qui rapporta la somme de 100 francs, qui fut versée aux camarades espagnols.

Le Groupe.

U. J. P. F.

Motion sur les événements d'Espagne

L'U.J.P.F. nous communique la motion suivante dont nous extrayons les parties essentielles :

La Fédération de la Seine de l'Union des Jeunes Socialistes de France, irréductiblement opposée à toute guerre, ne peut admettre d'exception à cette règle, mais elle se refuse à reconnaître pour une guerre les événements d'Espagne, - (confusion que l'on tente de faire accepter pour semer le trouble et légitimer une haine contre le futur).

Elle affirme et déclare que le conflit espagnol est, en réalité, une révolution née de la défense d'un prolétariat contre une dictature militaire voulant s'installer et que l'assimiler à une guerre n'est qu'un mauvais jeu de mots.

Elle n'ignore pas que l'intervention armée des nations européennes dans cette lutte aurait fait dégénérer collectivement la guerre internationale, alors qu'actuellement les événements demeurent sur le plan local opposant les opprimés à leurs tyrans.

Enfin, bien que réprouvant par principe, toute violence, devant la misérable agression dont le peuple espagnol est la victime, elle se déclare entièrement solidaire de la lutte qui mène pour la défense de sa liberté et se range aux côtés du prolétariat universel qui, moralement et matériellement, a pour devoir de défendre (et de défendre seul), ses frères d'outre-Pyrénées.

LA VIE DE L'U. A.

En raison de l'abondance des communiqués, nous avons été obligés d'en réduire quelques-uns. Nous nous en excusons auprès des secrétaires de Groupe et les prions, à l'avenir, de rédiger aussi brièvement que possible, et de rédiger à part les communications spéciales. Nous les prions, également, de nous faire parvenir tous communiqués le mardi soir, dernier délai, faute de quoi, ils ne pourraient être insérés.

Commission administrative. - Réunion lundi 26 octobre à 20 h. 30 local habituel.

5° et 6° arr. - Réunion tous les jeudis, café d'Artagnan, rue Broca, 22.

9° arr. - Les 1° et 3° vendredis de chaque mois des Causeries sont faites ou tous les sympathisants sont cordialement invités. Voir les communiqués.

XII. - Formation du groupe, le mercredi 28 octobre à 21 heures, salle Marchetti, 6, rue Popincourt.

15° arr. - Le Groupe se réunit tous les vendredis au 60, rue de la Convention, chez Jourdan. Présence de tous indispensable.

17° arr. - Le Groupe se réunit tous les vendredis à 20 h. 30 au café, 170, avenue de Clichy.

18° arr. - Réunion du groupe tous les jeudis à 21 heures, 63, rue Doudeauville. Les 1° et 3° jeudis de chaque mois, assemblée d'informations où tous les sympathisants sont fraternellement accueillis. Les 2° et 4° jeudis, réunion exclusivement réservée aux seuls adhérents de l'U. A.

19° arr. - Réunion tous les jeudis à 20 h. 50 salle du café, 169, rue de Crimée.

20° arr. - Réunion le jeudi à 20 heures 30, Brasserie Georges, 144, rue des Pyrénées. Jeudi 29, causerie sur le syndicalisme.

Aulnay-sous-Bois. - La prochaine réunion du groupe aura lieu le 24 octobre, café Mautrot, 41, boulevard Charles-Floquet, derrière la mairie.

Formation du groupe du Vieux Pays. Causerie sur l'anarchisme par un camarade du groupe.

Bagnollet. - Le Groupe devant les circonstances présentes se réunit tous les vendredis.

On trouve « Le Libertaire » à la Grande Librairie du Centre, rue Raoul-Berthon; à la permanence, 27, rue Hoche et à la crèche vendredi, place de la Mairie samedi et dimanche.

Blanc-Mesnil. - Les camarades sont priés qu'ils trouvent le « Libertaire » toutes les semaines chez le dépositaire de journaux, avenue de Drancy.

Champigny, Joinville, Le Perreux, Bry et Nogent. - Réunion samedi, 17 à 20 h. 30 au « Deux Bouquets », maison Caril, boulevard de la Gare, à Champigny.

Charenton. - Un groupe est en formation. Renseignements au vendeur du « Lib » le dimanche de 8 h. 30 à midi au marché Charenton-St-Maurice ou à Kaymar Pax, 14, rue Marcellin-Berthelot, Charenton.

Clichy, Gennevilliers, Levallois, Asnières. - Réunion du Groupe, dimanche matin, 25 octobre, à 9 h. 30, 102, quai de Clichy. Ordre du jour très important.

Mardi, 27 octobre, à 20 h. 30, réunion extraordinaire pour affaire urgente.

Vendredi et samedi, de 16 h. 30 à 19 heures, vente du journal Porte Clichy.

Colombes. - Le Groupe se réunit tous les vendredis au bar « Colombia », 56, rue de Saint-Denis. Des réunions de propagande ouvertes aux sympathisants tous les mois. Se faire inscrire au vendeur du « Lib » au marché.

Drancy. - Le Groupe se réunit tous les samedis à 20 h. 30, salle Passabon, 50, avenue Marceau.

Draveil-Vigneux. - Réunion tous les mercredis à 20 h. 30, café du Commerce, place de l'Eglise, à Draveil.

Ermonet et Environs. - Réunion du Groupe le lundi, à 21 h., 104, rue d'Ermonet, à Saint-Gratien.

Pour tous renseignements, s'adresser 7, rue des Vignes, Ermonet, ou à l'adresse ci-dessus.

Fresnes. - Pour tout ce qui concerne l'U. A. la J. A. C., écrire à Arlet Eugène, café Veston, Grande-Rue, à Fresnes.

Issy-les-Moulineaux. - Les camarades habitant cette localité doivent se mettre en relation avec Dubreuil Pierre, 11 avenue de Verdun.

Ivry. - Réunion du Groupe, place Bac, Ivry-Centre, tous les jeudis, à 20 h. 30.

La Garenne-Colbevoie. - Nous informons les camarades anarchistes, anarcho-syndicalistes et sympathisants que la réunion constitutive du groupe aura lieu le vendredi 30 octobre 1936, à 20 h. 30, salle à l'« Ami François », 7, avenue Marceau, à Courbevoie.

Bois, lundi 26 octobre. Vendredi 30 octobre, à 20 h. 30, réunion constitutive du groupe, salle « A l'Ami François », 7, avenue Marceau, à Courbevoie.

Livry-Gargan. - Tous les vendredis à 20 heures 30 réunion du groupe, 25, avenue Victor-Hugo, pavillons-sous-Bois.

Montreuil. - Permanence les 2° et 4° jeudis

D'après la législation fasciste, le commandant d'un navire n'est plus, selon la formule maritime bien connue, maître absolu après Dieu.

Le navire est commandé par l'officier le plus ancien, ayant le grade le plus élevé après le capitaine. Le capitaine, lui, n'est plus qu'un agent commercial, un préposé de l'armateur, et chargé surtout de surveiller la cargaison.

Sur les navires servant exclusivement au transport des marchandises, le capitaine reçoit la même nourriture que les autres membres de l'équipage c'est-à-dire que pendant tout le voyage il doit manger à chaque repas des pommes de terre fermentées.

En revanche et à titre de dédommagement, sans doute, il est inscrit d'office comme membre de la Corporation des Armateurs et il est chargé à chaque anniversaire fasciste et patriotique de réunir l'équipage, de faire un discours patriotique exaltant Mussolini, le Roi, le fascisme, les mérites et les bienfaits apportés au peuple italien par le régime corporatif.

Disons en passant que le traitement du capitaine ainsi que celui des autres officiers de la marine marchande, n'est pas beaucoup plus élevé que le salaire des autres membres de l'équipage.

Les marins de commerce reçoivent un salaire de famine qui varie entre 200 et 350 francs par mois.

La nourriture est abominable.

Aucune loi concernant la sécurité du navire et des marins pendant le voyage, n'est observée.

Les canots de sauvetage ne sont pas entretenus, ne sont jamais réparés et sont inutilisables.

Les vivres de réserve qui doivent servir en cas de naufrage n'existent pas ou sont avariés.

(A suivre.)

LES CONDITIONS DE VIE DU PEUPLE ITALIEN

L'imposture du régime corporatif dévoilée

(Suite *)

LA COLONISATION DE L'ABYSSINIE

Les journaux étrangers ont publié des communiqués d'allure officielle, annonçant que les soldats du corps expéditionnaire demandaient avec enthousiasme de rester en Abyssinie pour y devenir des travailleurs, des colons.

Ces nouvelles sont fausses et destinées à donner le change à l'opinion internationale. En effet, un nombre infime de soldats a demandé de rester dans ces contrées meurtrières pour l'homme blanc. Au contraire le corps expéditionnaire en a assez de l'Abyssinie, veut retourner en Italie et demande des droits pour les combattants d'Afrique, des emplois et du travail en Italie.

D'autres communiqués officiels, publiés avec empressement par toute la presse bourgeoise internationale, ont affirmé que le gouvernement fasciste accordait des facilités appréciables et une subvention de 6.000 millions à tous ceux qui étaient disposés à quitter l'Italie pour devenir des colons en Abyssinie.

Ces nouvelles travestissent sciemment la vérité qui est de beaucoup plus triste :

Celui qui part comme colon en Abyssinie, doit signer un contrat d'une durée de trois ans. Il est soumis à la discipline militaire, subit le règlement militaire en vigueur dans l'armée italienne, il dormira pêle-mêle avec d'autres nombreux camarades dans les bara-

quements militaires. La nourriture est fournie par l'Etat et tous les frais déduits lors du règlement des salaires. Le contrat d'engagement qui, nous l'avons dit, est de trois années, ne peut être résilié que pour cause de maladie contractée en Abyssinie. Aucune subvention n'est accordée. L'Etat paye seulement le voyage qui s'effectue dans les mêmes conditions et dans les mêmes formes que les voyages qu'effectue l'armée.

UN EPISODE CARACTERISTIQUE

Pour donner une idée du mépris que le régime fasciste témoigne pour la vie de ses sujets et de son indifférence pour tout ce qui concerne la façon de vivre de ceux qui sont obligés de le servir, nous relatons ci-après un épisode tragique :

Nous étions au printemps 1936 aux grandes manœuvres qui eurent lieu dans le Val d'Aoste. Depuis plusieurs jours il pleuvait sans arrêt. Les eaux des rivières Doires montaient continuellement. Les paysans des régions, connaissant la rapidité avec laquelle ces deux rivières débordent, avertirent l'Etat-major, logé à l'hôtel Dora, dans la vallée d'Ivrée, du danger que courait un campement composé de 800 soldats.

L'Etat-Major répondit qu'il connaissait son métier et qu'il n'avait pas besoin de recevoir de leçon de qu'il que ce soit.

Aucune précaution, aucune mesure de sécurité ne furent prises.

Cette nuit-là, la Doire sortit furieuse de son lit avec une rapidité foudroyante.

Lorsque le jour se leva, le campement militaire avait disparu. La mort avait passé par là. Les eaux en furie avaient tout emporté.

Quelques jours après 300 cadavres seulement sur les 800 soldats que comptait la petite troupe, furent retrouvés par ci par là.

Plusieurs parents de victimes connurent le crime commis par l'Etat-Major. Des protestations s'élevèrent. Mais la police mit en prison les protestataires et leur détention se prolongea jusqu'au jour où ils comprurent qu'il fallait se taire.

Le scandale fut ainsi étouffé.

LES GENS DE MER

Nous ne voulons pas terminer l'exposition de la situation de la classe ouvrière italienne, sans parler brièvement de la corporation si intéressante et si importante des gens de mer.

Nous connaissons la sympathie et le penchant très viv que nourrit, envers le fascisme italien, la majorité des membres de l'Etat-Major de la marine marchande de la plupart des pays maritimes.

Ce bref exposé s'adresse plus particulièrement à cette catégorie de marins.

Quant aux simples membres de l'équipage, leur dur métier leur a appris que tous les marins sont des exploités et des parias de la mer.

(*) Voir le Libertaire des 9 et 16 octobre.

PETITE CORRESPONDANCE

Prière aux camarades de Lyon ou de Marseille, de nous faire connaître l'adresse de la famille Salvadori. Transmettre à R., au « Lib ».

Le camarade qui a écrit une lettre signée A. A. à la Ligue des Espérantistes Pacifistes, 30, rue du Chemin-Vert à Drancy est prié de faire connaître son adresse, omise sur la lettre. - Le Secrétaire : Raoul Mélo.

Jallant, à Ille-et-Vilaine, veut-tu donner ton adresse exacte, ton journal nous revient.

Après l'arbitrage obligatoire...
Une C.G.T. sans grèves ?
Oui...
...Quand il n'y aura plus
de patrons.

le libertaire syndicaliste

LA DÉCLARATION DE LA C. G. T.

La situation sociale en France est grave. Après le grand mouvement de juin, qui avait emporté, par sa puissance, jusqu'à la résistance morale de certains patrons, est-ce à présent le reflux ? En tout cas, le patronat a visiblement repris sa faculté de manœuvre, la classe ouvrière s'ennuie ; l'opinion publique est flottante ; les organisations ouvrières manquent de fermeté. L'atmosphère générale est bien changée depuis quelques mois. Attention aux conséquences !

La C.G.T. lance un appel au calme. Nous ne voulons pas ici faire de polémique facile. Il est trop aisé d'être perpétuellement extrémiste. Pourtant la faiblesse des organisations ouvrières serait désastreuse en ce moment, il ne faut pas faire des grèves continues ; il ne faut pas non plus abandonner l'arme de la grève. La déclaration de la C.G.T. est inquiétante à cet égard.

La situation est claire, deux dangers menacent en ce moment le mouvement ouvrier. L'un de ces dangers, c'est que l'agitation dans les usines et sur les chantiers ne fatigue la partie la moins combattive de la classe ouvrière, n'exaspère la paysannerie, qui comprend mal les mouvements ouvriers, ne rejette à droite les petits-bourgeois des villes. Les fascistes auraient beau jeu alors pour s'emparer du pouvoir, avec ou sans guerre civile. Il ne faut pas oublier ce danger. Il est encore bien plus grave s'il y a agitation provoquée et fomentée par un parti dans l'intérêt de manœuvres politiques inavouables, et contraires à l'intérêt de la classe ouvrière. Pour parler plus clairement, le parti communiste a intérêt à maintenir une effervescence permanente dans les usines, pour avoir un moyen de chantage sur le gouvernement en matière de politique extérieure. Les patrons de combat, de leur côté, ont intérêt à ce qu'un désordre permanent vienne ébranler la population, et rejeter au fascisme tous ceux qui ne sont pas consciemment révolutionnaires. La classe ouvrière ne doit donc pas servir de masse de manœuvre, ni aux uns, ni aux autres.

L'autre danger n'est pas moins grave. C'est que la classe ouvrière n'abdique la force et la dignité qu'elle a conquises en juin. Il ne faut jamais oublier que le mouvement de juin était un sursaut de dignité. Les ouvriers ont voulu une fois compter pour quelque chose. Ils ont réussi. Ils comptent pour quelque chose. Mais ils ne compteraient de nouveau pour rien s'ils remettaient tous leurs droits aux « procédures de conciliation et d'arbitrage » que la C.G.T. propose de substituer à la grève et au lock-out. L'expérience n'est pas à faire ; elle a été faite. Les syndicats allemands avaient adopté l'arbitrage obligatoire et ce fameux préavis de huit jours en cas de grève inscrit, hélas, dans les contrats collectifs. Le préavis de huit jours s'est trouvé être, comme ici, inapplicable ; il brise l'arme de la grève entre les mains des ouvriers. Et l'arbitrage obligatoire, en remettant toute la vie sociale aux mains de l'Etat, prépare les ouvriers à accepter ce qui est à nos yeux le plus grand mal, l'Etat totalitaire.

De plus, les ouvriers renonceraient à leurs aspirations les plus profondes, à ce qui constitue obscurément leur raison d'être et de lutter, s'ils acceptaient, selon les termes de la C.G.T., de « mettre sur le même plan droit de travail et droit de propriété ». Est-ce bien une organisation ouvrière qui a prononcé ces mots ? Le travail, cela représente les hommes qui peinent. La propriété, cela représente des choses, de la pierre, du bois, du métal. L'éternelle revendication ouvrière, c'est qu'on ait enfin un jour plus d'égalité aux hommes qu'aux choses.

Cette aspiration à la dignité se traduit ces temps-ci par la lutte concernant les licenciements. Les licenciements, c'est le point central des conflits actuels. Il y a là une difficulté presque insoluble, pour laquelle les contrats collectifs n'apportent aucun secours. D'un côté, tant qu'il y a des patrons, on ne peut pas leur ôter absolument la possibilité de renvoyer un ouvrier. D'un autre côté, les ouvriers ne peuvent plus accepter d'être à la merci du patron. S'ils l'acceptaient, ils renonceraient du même coup à leur dignité nouvellement conquise, à leur liberté, à leurs organisations, à tous leurs droits. Le patron peut tout obtenir par l'arme du renvoi.

Les ouvriers ne renoncent pas. Nos camarades de chez Sautter-Harlé nous l'ont courageusement montré. L'effervescence dans les chocolateries de même.

Mais il ne faut pas que la résistance prenne la forme d'une lutte dispersée, qui favoriserait les manœuvres provocatrices soit du parti communiste, soit des patrons.

Il n'y a qu'une solution, en ce moment, à ces dangers, à ces contradictions, à ces difficultés. Action syndicale énergique, prudente, méthodique, coordonnée en vue d'un objectif bien défini : le contrôle ouvrier.

SIMONE WEIL.

COLLECTIF FRATERNITE

Le Groupe « Fraternité » (collectif de comédiens professionnels) doit entreprendre incessamment une tournée dans tout le pays avec « La Grande Retape », 1 prologue et trois actes de notre ami Aurèle Paterni. Cette pièce, nettement pacifiste, met en opposition les préjugés patriotes-bourgeois et l'idéal humanitaire d'une jeunesse qui veut vivre. Les groupes qui voudraient être intéressés à prendre part à cette pièce, sont priés de se mettre en relation avec Bouillet, 12, rue Fromentin, Paris-9.

Les anarchistes et l'action ouvrière

La rançon du régime capitaliste, essentiellement basé sur l'égoïsme et la loi du profit, est qu'au fur et à mesure que s'accroissent ses contradictions internes, il dresse contre lui, toujours plus nombreuses, les victimes de son exploitation.

Depuis longtemps, les anarchistes ont compris la nécessité de grouper pour une action coordonnée et efficace les révoltes individuelles engendrées par l'oppression de la bourgeoisie.

C'était la conception de Bakounine, un des fondateurs, en 1864, de l'Association Internationale des Travailleurs. C'était celle de Fernand Pelloutier, dont la vie, si courte, fut entièrement consacrée au service de la cause ouvrière. C'était enfin celle de Pouget, Yvetot, Griffuelhes, d'autres encore qui animèrent les luttes sociales d'avant guerre avec la vigueur que l'on sait.

Actuellement, la bataille sociale a revêtu une acuité toute particulière, en raison de la situation inextricable où se débat le capitalisme mondial.

Les progrès du machinisme ont transformé les modes de production de telle sorte que l'engorgement des marchés a restreint les débouchés et provoqué le chômage et la misère des travailleurs.

Et c'est ainsi qu'au XX^e siècle, sous le régime de l'abondance, ceux qui produisent sont condamnés à mourir d'inanition, tandis que l'on détruit des montagnes de produits.

Partout où les gouvernements se sont attaqués à la solution de ce problème dans le cadre des institutions légales, ils ont échoué lamentablement et se sont heurtés à l'omnipotence des trusts et de la finance.

Que l'on se rappelle la triste expérience de la social-démocratie allemande qui fraya la voie au fascisme.

Partout le chômage continue avec la même intensité et les multiples expériences monétaires ne sont que des expédients qui ne sauraient avoir d'autre ambition que de reculer l'échéance fatale.

Il convient donc de ramener les données du problème à une appréciation plus juste de la lutte à mener et d'opposer à l'insuffisance gouvernementale, quelle que soit l'étiquette dont elle se pare, la lutte directe sur le terrain de classe du travail exploité contre le capital exploiteur, tant il est démontré que l'économie commande tout le reste.

Ce sont ces raisons, vérifiées par l'expérience, qui ont conduit les anarchistes à réserver le meilleur de leur activité à l'action directe concertée, par le moyen du syndicalisme, qui unit dans un même idéal de bien-être et de liberté toutes les victimes de l'oppression capitaliste.

Aux préceptes de paix sociale qui entretiennent l'illusion d'une justice sociale par la collaboration des classes, à ceux qui acceptent de s'enfermer dans une légalité qui permet à un patronat rapace d'affaîmer et de pressurer toujours plus la classe ouvrière, ils opposent l'action indépendante des travailleurs s'exerçant directement sur le lieu du travail.

Aux politiciens qui sous prétexte d'assurer la sécurité de la France — ou d'ailleurs — s'obstinent à vouloir maintenir debout l'édifice branlant du capitalisme, ils opposent l'internationalisme révolutionnaire qui libérera les peuples du fléau de la guerre.

L'immense espoir qui est né du mouvement revendicatif de juin, où la classe ouvrière unanime a brisé les vieux cadres de la légalité bourgeoise pour assurer la défense de son pain, permet d'apercevoir des perspectives favorables pour les luttes à venir.

VIVE L'OCCUPATION DES USINES

LA FIN DE LA GRÈVE DE CHEZ SAUTTER & HARLÉ

Oui, vraiment maintenant que l'on peut faire le bilan de cette lutte, on peut dire avec preuve à l'appui, combien la tactique de l'occupation des usines, à notre époque de crise est justifiée. Disons immédiatement sans bluff que le mouvement de Sautter et Harlé ne se termine pas par une victoire. Il s'agit d'un compromis, mais d'un compromis où les ouvriers emportent quelques avantages importants. Il est vrai que les dessinateurs congédiés ne sont pas réadmis, mais le Ministère de la Marine s'est engagé à les réembaucher immédiatement dans les arsenaux de l'Etat. Ils ne manqueront donc pas de pain. Quelle différence avec le conflit chez Barbier-Bénard où les ouvriers ont accepté sans lutter le licenciement des techniciens et quelques jours après se voyaient appliquer eux aussi des renvois en série.

Par contre, chez Sautter et Harlé aucun licenciement nouveau ne pourra être prononcé sans qu'une Commission, comprenant des délégués ouvriers, des représentants de la Marine et des délégués de la Direction, reconnaisse le renvoi nécessaire. C'est le début du contrôle ouvrier sur les renvois ; c'est une des revendications essentielles du moment.

Constatons aussi que la reprise du personnel se fait en bloc, malgré les tentatives de la direction à la dernière heure d'opérer par convocation individuelle.

Enregistrements enfin que les renvois des militants les plus actifs exigés par les patrons ne se feront pas et cela malgré l'active campagne de l'« Echo de Paris » et du « Jour », les présentant comme des repris de justice.

A souligner aussi la perspicacité et la ténacité dont ont fait preuve les ouvriers jusqu'au dernier instant. Quand ils apprirent l'ordre de réquisition de l'usine ils exigèrent une nouvelle délégation auprès du ministre (la 3^e), afin que les conditions de la rentrée soient stipulées noir sur blanc. Bien leur en prit car le jour même et le lendemain la direction faisait paraître un huissier peureux et balbutiant venant afficher une nouvelle sommation d'évacuation. Les patrons espéraient après que les ouvriers se seraient retirés, leur attribuer toutes sortes de dévastations et de vols imaginaires.

Ils s'attirèrent cette réponse des ouvriers souriants : « C'est paradoxal, mais nous sommes maintenant les gardiens de la propriété de l'Etat ! » Le personnel ne remit l'usine qu'en présence de délégués du ministère, qui félicitèrent le personnel pour la « bonne tenue dans laquelle l'établissement était remis. »

Les derniers jours avaient été marqués par deux épisodes caractéristiques. Il y eut d'abord le démontage du haut-parleur de cet ami des jours de lutte, que de fois les bourgeois voisins avaient fait demander par le Commissaire de police de faire faire cette musique révolutionnaire propagée, faisant retentir les notes de l'« Internationale » et de la « Jeune Garde ». Rien n'avait fait bouger les ouvriers ayant le droit d'écouter les disques qui leur plaisaient. Maintenant en évacuant, en emballant l'appareillage dans les caisses, les grévistes songeaient avec reconnaissance au technicien de la radio qui, lui aussi, avait ainsi contribué à maintenir leur courage.

Puis il y eut une visite de la presse ; les journalistes qui s'étaient tus pendant la lutte auraient voulu maintenant à la clôture publier des détails curieux ; ils furent rembarassés proprement (à l'exception des journalistes de la presse ouvrière, et pourtant ceux-là aussi, soit dit en passant, avaient publié des informations bien maigres). Quelques prolétaires, contaminés par la propagande Front populaire voulurent arborer le drapeau tricolore à l'occasion de la venue des fonctionnaires de la marine. Mais l'emblème capitaliste fut immédiatement enlevé.

Ainsi la grève et l'occupation commencées sous les plis du drapeau rouge de la C.G.T. se terminent en le gardant comme symbole.

Voici donc le premier exemple de résistance efficace aux licenciements. L'exemple est donné ; la preuve est faite. Que demain chez Renault, chez Citroën, chez Bréguet on en tire les enseignements. Là où le patronat renvoie les délégués d'usine, cherchant à décapiter le mouvement syndical, réagissez sans hésitation comme chez Sautter et Harlé. Aux hésitants, aux pessimistes, aux tireurs de sonnette dans les antichambres la réponse par les faits est donnée :

Face à la contre-offensive patronale ! Vive l'occupation des usines ! L. N.

AUX METALLURGISTES

Le 3 novembre, une assemblée générale d'information réunira à la salle Benoit, 75, faubourg St-Martin, les camarades anarchistes de la région parisienne travaillant dans la métallurgie.

Les camarades des grandes usines sont particulièrement invités à se faire représenter.

Dans les boîtes et sur les chantiers

AUX USINES RENAULT

La presse bien pensante a fait scandale des incidents qui se sont produits aux Usines Renault, à propos de l'élection des délégués de techniciens.

Avant l'ouverture de la salle de vote, des groupes d'électeurs appartenant à la C.G.T., ainsi que des groupes d'ouvriers venant de divers ateliers et obéissant au coup de sifflet, auraient envahi la salle de vote, brisé les urnes et les tables, brûlé les isolements, interdit l'entrée de la salle aux autres électeurs se présentant pour voter.

La vérité est que la direction des Usines Renault, de l'aveu même de M. Lehideux, administrateur-délégué, avait cédé aux menaces du syndicat professionnel exigeant des élections brusquées. Un certain Bourdin, président du syndicat professionnel Renault, aurait même déclaré au moment de l'ouverture du scrutin : « Nous voterons par tous les moyens, même par la force. »

Dès 13 heures, une demi-heure avant l'ouverture du scrutin, la direction des Usines Renault téléphonait au directeur de la police municipale pour lui signaler l'agitation qui se préparait.

Le directeur de la police souligne, dans son rapport « qu'une pareille intervention serait loin d'apaiser les esprits et a fait connaître la surprise que lui causait pareille demande, contraire à tout précédent à Paris, en matière d'élection ».

Pour qui connaît l'esprit des syndicats professionnels (Croix de Feu), il ne fait pas de doute que leurs « exigences » ne sont que la couverture d'un patronat de combat, qui ouvre dans la région parisienne la lutte engagée déjà par le patronat textile du Nord.

La volonté patronale de saboter les lois arrachées par les grèves de juin ne fait plus aucun doute. Les Comités de toutes sortes d'inspiration « économique » se multiplient pour lancer au gouvernement et aux organisations syndicales des ultimatums de guerre sociale.

L'appel à la police une demi-heure avant toute manifestation hostile souligne, de la part du patronat, une volonté très nette de provoquer un grave conflit dont la presse stylée eût chargé les organisations syndicales.

Les ouvriers des usines Renault ont répondu aux provocations directoriales et fascistes ainsi qu'on doit répondre, non par une capitulation et des explications, mais par l'intervention énergique de la classe ouvrière. Non pas comme après coup les dirigeants syndicaux le conseillent « en réclamant que les différends soient portés et réglés par des Commissions de conciliation et d'arbitrage prévues par la loi », mais en reprenant, chaque fois qu'il le faudra, la seule tactique saine d'un prolétariat laissé à son action et à sa compréhension des problèmes.

A provocation patronale, riposte ouvrière. A patronat de combat, prolétariat de lutte. Un ouvrier de la boîte.

AU COMITE PATRONAL DE ROUBAIX-TOURCOING

PAIX SOCIALE !

La Commission Intersyndicale Patronale de Roubaix-Tourcoing a publié une note dans laquelle elle « donne mandat formel à son secrétaire général de refuser tout arbitrage dans les différends actuels ». Autrement dit le patronat de droit divin reprend ses méthodes habituelles, c'est le résultat des hésitations, des faiblesses, des reculs des organisations syndicales. Thorez avait dit : « Il faut savoir terminer une grève », les patrons complètent le sens de la phrase.

Plus de grèves, des lock-outs ; plus de lutte ouvrière, de l'intransigence patronale ; plus d'action directe, l'esclavage.

A quoi bon se gêner puisque tout le monde s'est mis d'accord sur la nécessité de maintenir la paix sociale ?

La paix sociale, si nous ne nous trompons, c'est bien le statu-quo : les ouvriers en bas, les patrons en haut. Espérons que l'Huma félicitera les barons du Textile pour leur bonne compréhension des nécessités de l'heure.

CHEZ S.K.F. A BOIS-COLOMBES

A l'usine des roulements à billes (S. K. F.), rue des Minimes, une certaine mégère avait voulu entraîner avec elle quelques femmes pour contrecarrer le mouvement lors de la dernière grève ; ses paroles n'étaient que de mépris et de venin à l'encontre des délégués. Ce fut à tel point que le personnel lui refusa l'entrée de l'usine durant la grève.

Si cette-ci terminée, elle ne reprit sa place qu'à condition qu'elle serait déplacée au bout d'un certain laps de temps.

Un autre fait se produisit la semaine dernière. Un chef ouvrier qui serait on ne peut mieux avec cette fasciste se permit de prendre un délégué ouvrier au collet. Grande fut la colère des ouvriers et ouvrières ; ils l'accompagnèrent jusqu'à la gare de Bécon en lui faisant une conduite de Grenoble.

Devant la ferme volonté du personnel qui exigeait son renvoi de l'usine, ce lâche individu, pour conserver sa place, s'est soumis à toutes les platitudes possibles.

Toutefois, c'est un avertissement sérieux pour ce chien couchant et que la vipère susvisée en prenne bien note.

Camarades, voilà de l'action directe qu'il faudra continuer envers tous les factieux qui voudront s'ériger en maîtres dans les usines. Cette méthode d'antan est nécessaire ; qu'elle revienne à la mode.

A PROPOS D'UN ACCIDENT MORTEL

Le mardi 13 octobre dernier, sur les chantiers Lajoie au Trocadéro, notre bon camarade Ruelland, de Marly-la-Ville, était tué accidentellement

sur le lieu de son travail et le signataire de ces lignes blessé à la poitrine et au ventre du même coup.

La comme dans bien d'autres endroits le sabotage systématique de toutes les garanties de sécurité, sous prétexte de manque de matériel, est au premier plan, la cause de cet accident. En second lieu, c'est la production poussée au maximum, à croire que les ténérailles subsistent encore bien déguisées, ou en tout cas, ce sont les mêmes méthodes de travail, et ceci contribue à amener de continuels accidents sur ce chantier qui, même travaillant normalement, est des plus dangereux, demandant de la part des ouvriers une attention vigilante et des capacités professionnelles certaines... Il a fallu cet accident et le cadavre de notre camarade pour que soit fait droit enfin à toutes ces réclamations et que quelque sécurité intervienne. Mais que font donc les délégués dits à la sécurité et l'hygiène qui existent pour les chantiers de l'Exposition à quelque bureau, on ne sait où ? Quelles sont donc leurs attributions s'ils sont incapables de faire appliquer les décrets en vigueur ?

Rien n'existe en cas d'accident. Pas de brancards, ni civières, pas de poste de secours méritant ce nom, pas de médecins et cependant les travaux durent depuis un an au moins et ce n'est pas le premier accident grave qui se produit sur cet énorme chantier de l'Exposition où 2.000 ouvriers de toutes professions du bâtiment œuvrent en des plus mauvaises conditions à des travaux dangereux. A l'incurie patronale, faut-il ajouter le méprisisme de certains responsables syndicaux ? Je crois que oui, et il faut remédier aux uns comme aux autres. A chacun ses fautes, elles doivent être connues pour qu'elles ne se renouvelent pas demain, que ce soit à l'Exposition ou ailleurs.

Et la carence du Syndicat des Terrassiers, prévenu à temps par moi, auquel appartenait notre pauvre copain Ruelland transporté sanglant par bras et jambes, vomissant le sang.

Fort heureusement les ouvriers de tous les chantiers de l'Exposition dans leur commune souffrance et toutes professions réunies, ont manifesté à la compagnie de Ruelland leur sympathie agissante et sauront imposer demain les garanties indispensables pour empêcher que se renouvelle pareil crime.

Piçon Alfred
des Cimentiers.

A noter que le Syndicat des Cimentiers s'est substitué aux terrassiers défilants, ce qui est tout à son honneur.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU S.U.B.

L'assemblée générale du Sub se tiendra le dimanche, 25 octobre, à 10 heures. Vu l'importance du procès-verbal, les camarades sont priés d'être présents et à l'heure indiquée, la permanence et le contrôle des cartes pour prouver l'assistance aux assemblées générales se tiendra des 9 h. 1/2.

Ordre du jour : Renouvellement du Bureau ; Discussion sur la défense des copains espagnols ; rapport sur le local du siège ; questions diverses.

Invitation à tous les sympathisants. Permanence du SUB et du SUT mardi de 6 à 7 ; jeudi de 6 à 7 ; dimanche, de 10 à 12 heures au siège, 21, Grande-Rue.

Reclamer et diffuser : L'Espagne Antifasciste, le Combat Syndicaliste, Le Libertaire.

Le Secrétaire du SUB : Gandillet.